

APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 456 avril 2023

© SYLVAIN REYGAERTS



Yoann Blanc :
« Un comédien doit être généreux »

Jean-Louis Lahaye,
le conteur qui révèle
son *Heure H*.



Mariia Rukhanska,
une Ukrainienne en
permanent voyage

Éric Frankar,
un boulanger-pâtissier
comme on n'en fait plus





Édito

AU CARREFOUR DU SENS

Shibuya. Tout le monde en a, au fond de sa tête, une représentation imagée. Car Shibuya n'est rien d'autre que le plus grand carrefour du monde, où passent trois millions de piétons par jour. Qui n'a vu une photo de cet endroit dont les feux de circulation s'alignent pour permettre de le traverser dans toutes les directions en même temps ?

À première vue, les passants semblent se contenter de s'y croiser le plus rapidement possible. Mais Shibuya est aussi un lieu de rencontres et de retrouvailles pour des Japonais venant de toutes les directions. Un carrefour peut ainsi être un simple croisement sur un itinéraire, un moment où l'on peut choisir quelle direction prendre, ou pas. Mais il offre, en même temps, un "point de rencontre", ou "de confrontation", comme le définissent de nombreux dictionnaires.

En ce sens, le carrefour participe pleinement à ce que, en 1962, le philosophe allemand Jürgen Habermas définissait comme "l'espace public". Un lieu de communication et de débat public permettant aux citoyens de discuter librement des enjeux de leur époque. Habermas considérait cet espace public comme le fondement d'une société démocratique. Chez les anciens, cette fonction était remplie par l'agora, la place (ou le carrefour) où se rassemblaient les citoyens. Habermas considérait qu'il appartenait aux médias de remplir ce rôle d'information, de médiation et d'échange. Analysant l'histoire de la presse, le philosophe estimait toutefois que celle-ci avait petit à petit abandonné ce rôle au profit d'intérêts économiques et financiers.

Actuellement se développent des médias qui contribuent à conforter les idées toutes faites qui circulent dans les populations, ou qui cherchent à les manipuler

dans un sens précis. Ces médias-là ne nourrissent pas l'espace public. Ils se contentent d'en faire tourner les utilisateurs en rond, une fois ceux-ci arrivés au carrefour.

Et puis, il existe des médias qui s'efforcent de jouer leur rôle d'espace public, et qui cherchent toujours davantage à ouvrir des voies menant au carrefour symbolique où ils se trouvent, pour se faire rassembler et partager leurs lecteurs. *L'appel* est de ceux-là. Son rêve est de devenir de plus en plus un carrefour d'échanges d'informations, d'idées, et d'opinions autour de ce qui fait l'essentiel de l'Humain : la quête du sens. Notre rubrique "Croire ou ne pas croire", occupée par des chroniques et chroniqueurs de diverses obédiences en est la matérialisation. Deux fois l'an, ces penseurs se retrouvent au cœur du carrefour, et livrent leurs avis et réflexions autour d'un thème commun. L'étape suivante sera de susciter entre eux de véritables discussions. Nous y parviendrons, comme nous réussirons à élargir l'éventail des confessions et philosophies prenant part à ce carrefour des idées.

Une de nos chroniqueuses n'a pas pris part au croisement de paroles que nous reportons ce mois-ci. Josiane Wolff a posé sa plume au même moment où elle renonçait à ses fonctions à la tête de la laïcité du Brabant wallon (cf. p.13). Nous regretterons ses textes si pertinents et justes, dont on ne pouvait que saluer et partager les contenus. Elle sera remplacée par son successeur, Anthony Spiegeler, qui dit « *porter des valeurs de liberté, de solidarité, de lutte contre les inégalités, d'accès à la culture et une kyrielle d'intérêts résolument tournés vers l'Autre* ». « *Ce sont ces valeurs qui me permettent de construire mon identité et les projets humanistes que j'entends développer à large spectre* », nous écrit-il.

Nous lui souhaitons bienvenue dans notre carrefour, où nous aurons prochainement l'occasion de le lire.

Frédéric ANTOINE,
Rédacteur en chef du magazine *L'appel*

Sommaire

a Actuel Édito

Au carrefour du sens **2**

À la une

La gratuité, une panacée contre les inégalités ? **4**

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand **7**

Signe

Vivre entre l'Ukraine et la Belgique **8**

Éric, boulanger-pâtissier comme dans le temps **10**



Rendre les crèches gratuites : une bonne ou une mauvaise idée?



Elle a une vraie passion pour le chocolat !

v Vécu Vivre

Quand son linge fait Plouf **12**

Penser

Ce qui rend chacun « inconfortable » **14**

Voir

Chantale et sa chocolaterie : « Je travaille le plaisir et je l'offre » **15**

Rencontrer

Frédéric Boyer : « Le Messie nous remet sur le chemin de la vie » **18**

s Spirituel Parole

Femmes sauvages au prieuré **21**

Croire ou ne pas croire

Les miracles, vous en pensez quoi ? **22**

Corps et âmes

Et surtout, prenez soin de vous ! **26**



Un regard croisé sur l'univers du "miraculeux".



Pour HK (Kaddour Hadadi), la chanson est « un cri qui s'écrie ».

c Culturel Découvrir

Yoann Blanc : « Un comédien doit être généreux » **28**

Médi@

Jean-Louis Lahaye partage sa passion pour l'histoire **30**

Planche

Quand Benoît XVI rencontre son successeur **32**

Portée

Un autre chant des possibles **34**

Pages

Une nuit au Museum Africa **36**

Petits à lire **37**

Nourrir

Lectures spirituelles **38**

Notebook **39**



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Dominique COSTERMANS, José GERARD, Gérard HAYOIS, Michel LEGRAS, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVILLE, Gabriel RINGLET, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham Abdel GAWAD, Floriane CHINSKY, Laurence FLACHON, Mariia RUKHANSKA et Armand VILLEUX.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil : Florence VANDERSTICHELEN

Production – Finition
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Michel PAQUOT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège

+ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 40 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB

secretariat@magazine-appel.be
http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Michel PAQUOT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
- 04.341.10.04
secretariat@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Début 2023, la ministre de l'Enfance a lancé un plan visant à réduire le coût des crèches et milieux d'accueil de l'enfant. Cette volonté d'augmenter l'accessibilité financière relance le débat sur la gratuité des services. Demain, tout serait-il gratuit, des transports à la culture ? Entre pragmatisme et idéologie du 'tout gratuit', sur quelles bases être plus juste ?

Demain, tout pour zéro euro...

LA GRATUITÉ, UNE PANACÉE CONTRE LES INÉGALITÉS ?

Stephan GRAWEZ

« **L**e débat sur la gratuité revient régulièrement dans l'actualité. Le plus souvent, ces dernières années, c'était autour des transports en commun locaux, avec le relais d'expériences menées à plusieurs endroits en Europe, dont celle de Dunkerque, analyse Philippe Defeyt, économiste et responsable de l'Institut pour un Développement Durable. Ce débat se greffe sur cette question plus large, explorée par des économistes, des sociologues et aussi des activistes : si on veut accompagner les gens, pour orienter les choix, est-ce qu'il vaut mieux agir sur les revenus pour leur donner des moyens suffisants pour qu'ils puissent faire leurs propres choix. Ou est-ce qu'on travaille avec des services plus ou moins gratuits, plus ou moins subsidiés ? »

ACCOMPAGNER LA GRATUITÉ

En matière d'accueil de la petite enfance, la ministre Linard vient de choisir la deuxième option en Fédération Wallonie-Bruxelles. Tout d'abord, les crèches seront gratuites pour les ménages qui bénéficient de l'intervention majorée (BIM) de l'assurance soin de santé. C'est-à-dire les bénéficiaires du revenu d'intégration sociale du CPAS ou d'une allocation de sécurité sociale comme personne handicapée, ou encore de la garantie de revenu aux personnes âgées. Par ailleurs, un tarif diminué de 30% sera appliqué pour les familles monoparentales, puisqu'elles ne contribueront plus que pour 70% du prix. Ce qui correspond à celui en vigueur pour les familles nombreuses (voir article ci-après).

« En général on ne se préoccupe pas de savoir s'il va y avoir des listes d'attente. »

« Le débat sur la gratuité n'est pas binaire. Les situations sont souvent mixtes, complète l'économiste. Par exemple, une personne en maison de repos contribue grosso modo pour moitié aux frais de séjour, alors que l'autre moitié est à charge de la collectivité. Pour les transports en commun, deux tiers sont déjà pris en charge par la collectivité. Et, dans certains cas, l'employeur règle le solde du prix de l'abonnement de ses travailleurs. Ces derniers ne paient donc quasi rien. »

Il en va de même en matière de culture, où un consommateur ne paie environ qu'un tiers du prix réel du coût d'une place à l'opéra, alors que les deux tiers restants sont à charge de la collectivité ou de sponsoring privé. Parfois, la gratuité est totale. Pour certains soins de prévention, comme les frais de dentiste, elle l'est jusqu'à dix-huit ans.

« En dehors de positionnements idéologiques non basés sur l'observation du réel, les économistes se retrouvent malheureusement un peu trop souvent seuls pour rappeler que les questions sont avant tout celles de l'accès à ces divers services et celle de la redistribution des moyens d'action, c'est-à-dire le

pouvoir d'achat au sens très large, poursuit Philippe Defeyt. On doit bien constater que cela ne marche pas toujours. Pour reprendre l'exemple des soins de prévention, même gratuits, cet avantage n'est pas activé par tout le monde. Recourir à ce type de soins n'est pas qu'une question de niveau de pauvreté ou d'éducation. En activant des soins de prévention gratuits ou très bon marché, on part de pourcentages relativement faibles et l'on va vers des pourcentages relativement élevés, mais qui n'atteignent pas 100%. Ceci signifie que, même où elle est instaurée, la gratuité ne va pas changer grand-chose si elle n'est pas accompagnée d'autres politiques. Elle n'est pas suffisante à elle seule. »

EFFET D'AUBAINE

Dans le secteur culturel, les politiques tarifaires préférentielles ne sont guère évaluées. « Prenons un service partiellement subsidié, comme l'opéra. Est-ce que des tarifs moins chers favorisent l'accès des personnes qui n'ont pas nécessairement, au départ, tous les outils économiques, culturels et autres pour y accéder ? Il ne s'agit pas de dire que tout le monde doit aller à l'opéra. La question est de voir si baisser le tarif modifie la fréquentation. On constate que celle-ci reste essentiellement élitiste. La probabilité que des personnes en difficulté aillent assister à tel spectacle est quasiment nulle, sauf si un travail d'accompagnement, de préparation, de mise à l'aise des bénéficiaires est réellement mené, comme avec l'association Article 27. »

Deux effets indésirables guettent toutefois la gratuité. En premier lieu, l'effet d'aubaine. Il se produit lorsque des usagers qui utilisaient déjà un service en le payant peuvent tout d'un coup le consommer... mais gratuitement. « Dans les transports en commun locaux, cet effet d'aubaine a beaucoup joué. De plus, même des gens qui se déplaçaient à pied ou en vélo en profitent, sans que cela diminue vraiment l'usage de la mobilité mécanique. Et même si, à certains moments de la semaine, la gratuité amène de nouveaux usagers, cet effet positif doit-il mobiliser autant de moyens ? », questionne Philippe Defeyt. Beaucoup d'économistes préféreront sans doute privilégier une solution autre que celle de la subvention. Si on a un objectif de mobilité visant à favoriser d'autres modes de déplacements, on peut aussi rendre la voiture plus chère.

Le deuxième effet concerne la dévalorisation. « Les transports en commun sont culturellement encouragés et valorisés, mais, à l'inverse, ils perdent de leur valeur parce que, en règle générale, ce qui est gratuit n'est pas bien géré. Quand il n'y a aucun 'signal-prix' ou que celui-ci est tellement faible, ou bien que le subside est tellement important, ça ouvre la voie à une dévalorisation. On peut aussi illustrer cela avec le logement social, qui est un logement extrêmement bon marché puisque, pour les personnes précaires, il correspond à maximum 20% de leurs revenus. Mais on arrive à constater que les loyers sont si modérés qu'ils ont peu d'impact sur la gestion budgétaire des

sociétés de logement, et donc, que certains locataires finissent par ne pas payer... Il y a une dévalorisation ».

En matière de logement, comme d'accueil des enfants, la même question surgit cependant : celle du manque de places et donc de l'accès à tous. « Dans beaucoup de programmes ou de politiques subsidiées, en général, on ne se préoccupe pas de savoir s'il va y avoir des listes d'attente. Dans ce cas, certains pourront profiter des subsides et d'autres personnes, qui seraient dans les conditions, n'y auront pas droit. Appliquer ce que j'appelle le "rationnement démocratique" permettrait de résoudre la question de la redistribution d'une ressource en quantité limitée et à qui ? »

DIFFÉRENCIATION

« Tant que l'on n'aura pas réalisé une grande réforme sur une redistribution plus équitable des revenus, il faut bien que l'on continue à subsidier certains services ou programmes. Entièrement d'accord. Mais sans aller jusqu'à la gratuité. Si l'on subsidie de manière différenciée en fonction du revenu, c'est déjà mieux. Mais ce n'est pas le cas en maison de repos, par exemple. Pourquoi trouve-t-on normal que la contribution des parents soit proportionnelle aux revenus pour les crèches, mais pas pour les maisons de repos ? »

Encore faut-il avoir une vision correcte du revenu et éviter l'effet de seuil : c'est-à-dire passer de tout à rien si le revenu est juste au-dessus de ce seuil. « C'est la classe moyenne inférieure qui est pénalisée. Prenons un ménage classique où les deux personnes gagnent leur vie. Même s'ils ont de petits revenus ou si l'un des deux travaille à temps partiel, la somme de leurs revenus les met bien au-dessus du seuil BIM ou du ta-

rif social. Ils sont effectivement en quelque sorte pénalisés. Un certain nombre de personnes de la classe moyenne inférieure - dans laquelle figurent également de petits indépendants - a-t-il clairement conscience qu'en dépassant tout juste ce seuil, il risque de payer les soins de santé plus chers, de perdre la réduction sur les transports ou encore une bourse d'études pour un enfant ? Cet effet de seuil peut créer un ressentiment qu'on peut aussi retrouver chez des personnes qui étaient allocataires avec un certain nombre d'aides et qui constatent qu'une fois qu'elles se remettent à travailler elles perdent certains 'avantages'. Il faut une progressivité. »

« Il faut mesurer la capacité contributive de quelqu'un à son niveau de vie. »

Mais une autre nécessité est évoquée : celle de passer du concept de revenu disponible à celui de niveau de vie. Car, en matière d'équité, il est important d'élargir encore le regard. « Le revenu n'est plus un prédictor parfait du niveau de vie de la personne. Un salarié de la classe moyenne qui bénéficie d'une carte d'essence, cela augmente le sien, mais n'a pas une traduction dans son revenu. En bas de l'échelle des revenus, une personne qui habite un logement social améliore son niveau de vie, puisqu'au lieu d'acquitter huit cents euros de loyer, elle va en payer trois cents. Elle dispose d'un avantage de cinq cents euros qui ne se traduit pas dans ses revenus. Dans certaines situations, pour des choses importantes, il faut mesurer la capacité contributive de quelqu'un à son niveau de vie et pas seulement à son revenu. » ■

(Le revenu BIM est d'environ vingt-cinq mille euros brut de revenus imposables par an. Plus cinq mille euros par enfant.)

INQUIÉTODES EN CRÈCHES

Lorsqu'on évoque le secteur des crèches, un leitmotiv revient : celui des places disponibles. Le nouveau plan de la ministre de l'Enfance, Bénédicte Linard, veut y remédier en promettant d'en créer cinq mille deux cents nouvelles. Plus directement tangibles, ce sont les tarifs qui sont aussi au cœur du nouveau dispositif. Gratuité pour les BIM et coût limité à 70% pour les familles monoparentales. Comme la mesure va d'abord toucher les parents déjà utilisateurs des crèches, l'effet d'aubaine va jouer, sans vraiment accroître le nombre de bénéficiaires. « On a toujours adapté le tarif à la situation des familles en difficulté, notamment monoparentales, explique Françoise Malotaux, directrice des Bouts d'Choux, l'une des crèches du réseau SONEFA à Namur. Entre une infirmière ou une personne agent d'entretien, on faisait la différence. Via une enquête sociale, on appréciait la situation personnelle : seule ou en couple, avec voiture ou logement... et on allait au minima du tarif. Mais jamais jusqu'à zéro, même si on en avait l'autorisation. »

Ce que met en place la ministre n'est donc pas très nouveau. Ce qui change est une forme de généralisation et sa médiatisation. « Maintenant que les gens sont au courant, ils vont demander leur réduction de 30% », observe la directrice. Dans cette structure, la participation financière des parents (PFP) était cal-

culée sur les derniers salaires nets, cumulés pour un ménage. Par contre, à l'avenir, ce sera sur base de la déclaration fiscale, qui élargit l'assiette à l'ensemble des revenus annuels.

Dans ce nouveau système, le nombre de bénéficiaires avec des PFP nulles ou réduites va augmenter. Dans une crèche du Brabant wallon, fréquentée majoritairement par des parents étudiants, la situation financière est déjà catastrophique, puisque les recettes directes provenant des PFP ont chuté drastiquement. L'inquiétude gronde donc pour savoir comment l'ONE va pondérer ces pertes. Dans le système précédent, les parents payant un prix plein compensaient les tarifs réduits. Aujourd'hui, la crainte d'un déséquilibre est réelle. Enfin, la question de l'équité et de seuils reste entière. « On va aller appliquer un système uniforme pour les familles monoparentales à 70% de la PFP, sans tenir compte que certaines peuvent avoir tout de même des revenus confortables ; ou à l'inverse qu'une famille monoparentale bénéficie d'un logement social par rapport à une autre qui n'a pas cet avantage. » La ministre s'est engagée « dans les prochains mois » à élaborer une grille tarifaire plus progressive... Demain, on rase gratis ! (St.G.)

Retrouver une version longue de cet article dans les "+ de L'appel".
magazine-appel.be/

La griffe de Cécile Bertrand

BÉNÉDICTE LINARD ET LA PETITE ENFANCE



INDICES

RÉACTIONNAIRES.

La brochure *Rendons l'Église au peuple de Dieu*, récemment publiée sous la coupole du Vicariat de la santé du diocèse de Liège (*L'appel* 03/2023, p.23) suscite plus que des remous dans l'Église catholique de Belgique. Elle propose en effet d'abolir la prêtrise pour supprimer le cléricalisme. Outre des réactions du diocèse de Liège et de son évêque, cette idée a vu s'élever contre elle tous les tenants d'une Église catholique conservatrice, qui ont lancé une pétition à son encontre.

TÉLÉPHONÉE.

Dans le nord de la France, on donne maintenant à la quête comme on paie au marché : avec son smartphone. On a le choix entre cinq montants, et il ne faut même pas cliquer. Un système facile, silencieux, et sans connexion internet.



RÉVOLUTIONNAIRE.

L'Église catholique d'Allemagne compte prochainement être gouvernée par un "conseil synodal" où le pouvoir sera partagé entre laïcs, prêtres, diacres et évêques. Ce projet a déjà été fortement contesté par le Vatican.

DÉMISSIONNÉ.

Le pape a démis de ses fonctions le Belge René Stockman, Supérieur général de la Congrégation des Frères de la Charité, connu pour son opposition à l'euthanasie. Sa gestion de la congrégation et de ses finances était contestée de longue date. L'ASBL des Frères de la Charité, qui gère des écoles et des hôpitaux psychiatriques en Belgique, affirme que cela n'a pas de conséquence sur ses activités.

Une question de survie humaine

VIVRE ENTRE L'UKRAINE ET LA BELGIQUE

Mariia RUKHANSKA

« Si quelqu'un m'avait dit en janvier 2022 que je vivrais près de Liège, je ne l'aurais pas cru, écrit Mariia Rukhanska, rédactrice ukrainienne réfugiée en Belgique. Nous étions alors en train de commencer des réparations dans notre appartement à Kyiv. Malgré les nouvelles menaçantes dans les médias, personne dans ma famille ne croyait que les Russes commenceraient une guerre à grande échelle. »

Je m'appelle Mariia. Mon fils et moi sommes arrivés en Belgique en mars 2022. Mon mari, mes parents et mon frère vivent maintenant à Kyiv. Les hommes âgés de dix-huit à soixante ans ne peuvent pas quitter le pays pendant la guerre. Quant à mes parents, au printemps dernier, ils ont été évacués vers la Pologne. Mais ensuite, ils sont revenus. Maman a dit qu'elle était beaucoup mieux à la maison. Mon fils et moi essayons de rentrer à Kyiv de temps en temps pour voir nos proches. Quand je retourne dans ma ville natale, chaque fois, je constate des changements. J'étais à Kyiv fin d'août. Après que les Russes aient abandonné leurs tentatives de conquérir la capitale, beaucoup de Kieviens y sont rentrés. S'il n'y avait pas de hérissons antichars et des barrages routiers, la situation paraîtrait presque la même qu'avant la guerre.

Étant à Kyiv, je suis allée à la réunion des parents à l'école de mon fils. Nous avons discuté du format d'étude à choisir : en ligne ou en présentiel. La majorité a voté pour l'enseignement à distance. L'abri antiaérien de l'école est un sous-sol ordinaire. Il n'est pas conçu pour accueillir tous les élèves. En général, les parents avaient peur de planifier quoi que ce soit, car tout le monde s'attendait à ce qu'il y ait un attentat à la bombe le jour de l'Indépendance (le 24 août). Heureusement, il ne s'est rien passé.

ATTAQUES MASSIVES

Mais dès l'automne, les Russes ont changé de tactique. Des attaques massives à la roquette sur Kyiv ont commencé. Dans l'application qui nous informe d'un raid aérien, il y a des statistiques pour toute la période depuis février 2022. Le jour où j'écris cet article, six cent quatre-vingts sirènes y ont retenti. Pas un seul jour tranquille par an. Ici, en Belgique, lorsque je reçois un message concernant une alarme à Kyiv, je lis d'abord les nouvelles sur Telegram. Si un MIG-31 ou un autre avion militaire russe a décollé, cela ne signifie pas encore que des missiles seront tirés. Je suis relativement calme. Mais quand des fusées ou des drones

volent vers la capitale, j'ai peur pour mes proches qui s'y trouvent. J'essaie de savoir où ils sont. Je reste en contact avec eux jusqu'à la fin de l'alarme. Dans ces moments-là, il me semble que le temps s'étire insupportablement. Mon cœur bat plus vite, je ressens de la colère, de la haine pour l'ennemi, de l'inquiétude pour mes proches, de l'anxiété et de l'impuissance, car je suis loin d'eux.

Nous sommes rentrés en Ukraine en janvier pour une semaine. L'électricité était coupée toutes les trois-quatre heures. Les élèves sont allés à l'école, car il était impossible d'étudier en ligne. Le soir, seuls des phares, des lampes de poche de passants, des lumières dans les magasins où fonctionnent les générateurs éclairaient les quartiers. Les gens sont fatigués. Il est très difficile de vivre constamment dans l'attente d'un nouveau bombardement. Les nouvelles de l'offensive de la Biélorussie sont inquiétantes. Les problèmes électriques sont gênants. Les prix ont augmenté. Les salaires ont chuté. Mais je n'ai pas rencontré une seule personne doutant de la victoire de l'Ukraine. Il était difficile pour moi de partir et de quitter mes proches. Je me souviens des paroles d'un militaire, à un poste de contrôle pendant notre évacuation au début de la guerre. Il a vu des enfants et des femmes dans le bus et a dit : « *Vous sauvez l'avenir de l'Ukraine !* » Nous sommes énormément reconnaissants à la Belgique et aux autres pays qui gardent nos enfants en sécurité.

LA GUERRE M'A CHANGÉE

Tout ce qui m'est arrivé m'a beaucoup appris. Tout d'abord, je suis devenue plus ouverte et j'ai appris à faire confiance aux gens. Pendant ce temps, j'en ai rencontré beaucoup de merveilleux. Des bénévoles polonais, français, belges nous ont aidés à fuir. La famille d'accueil nous a reçus chaleureusement. Les enseignants bénévoles ont organisé un cours de français pour les adultes ukrainiens. Le personnel du collège où nos enfants étudient est bienveillant. La liste est longue. J'ai maintenant beaucoup d'amis partout

INDICES

AFFICHÉS.

Les Suisses ont été invités à afficher des drapeaux orange pour indiquer que les entreprises multinationales comme Glencore doivent répondre de leurs actes quand elles polluent des rivières et des régions entières.

DÉLÉGUÉS.

Une délégation composée de quatre évêques belges s'est récemment rendue en Ukraine. À l'exception de l'évêque auxiliaire de Malines-Bruxelles, ils provenaient tous de la partie flamande du pays. De quoi donner une étrange image de l'Église catholique de Belgique aux Ukrainiens...



PUNIE.

L'Église mormone avait caché posséder cent milliards de dollars en fonds de placement. La SEC, l'organisme qui réglemente et contrôle les marchés aux USA, l'a condamnée à une amende de cinq millions de dollars pour violation des règles sur les grands gérants d'actifs.

SCHISMATIQUES.

Douze archevêques anglicans conservateurs ont publié une lettre ouverte envoyée à leur chef, l'archevêque de Canterbury. Ils ne veulent plus être en communion avec la branche libérale de l'Église, qui veut bénir les couples mariés homosexuels.

ENQUÊTÉE.

Deux évêques mandatés par le pape ont débarqué en février dans le diocèse français de Fréjus-Toulon pour investiguer sur les pratiques hypertraditionnalistes que l'évêque y impose. L'an dernier déjà, ce dernier s'était vu suspendre son droit à ordonner des prêtres.



© D.R.

MARIIA RUKHANSKA.

Un témoignage exceptionnel de la vie de réfugiée ukrainienne.

dans le monde. J'ai appris à apprécier le temps et les choses simples. Puisque mon pays est en guerre, je ne peux planifier l'avenir. Je ne sais pas ce qui se passera demain. Alors, j'essaie de faire ce que je peux ici et maintenant. Je suis en formation pratique pour devenir interprète en milieu social. En Ukraine, j'étais rédactrice et j'écrivais des articles. Aujourd'hui, je les écris en français. Avant, je n'étais pas sûre de moi. J'étais terriblement mal à l'aise quand je parlais une langue étrangère avec des erreurs. J'avais peur de rouler de longues distances sur des routes inconnues en voiture. Mais, après les bombardements de Kyiv, après l'évacuation, j'ai réalisé que toutes ces peurs sont des bagatelles. L'essentiel est que les êtres chers soient en bonne santé et en sécurité. Tout le reste peut être facilement traité.

Notre séjour ici en Belgique est une chance pour comprendre ce que signifie vraiment le mode de vie européen. Le cours d'intégration que je suis inclut un exercice intitulé "Iceberg

culturel". Un bloc de glace a une partie visible (vêtements des gens, nourriture, langage) et invisible (les valeurs, la façon de penser, les idées sur le monde, etc.).

VOIR LA PARTIE INVISIBLE

Il faut plonger et voir ce qu'il y a sous l'eau. Nous apprenons à trier les déchets, à économiser l'eau et l'électricité, à comprendre toutes les démarches administratives, à planifier les trajets en transports en commun, à savoir quand et où se déroule une grève. Nous nous familiarisons avec la culture et l'histoire de la Belgique : votre attitude envers la nature, l'économie des ressources, le travail des syndicats, le soutien aux personnes à faible revenu, l'assurance maladie... Des choses qui commencent à peine à se développer dans notre pays. En même temps, je vois les atouts de l'Ukraine.

Depuis 2014, le monde entier y regardait les événements en ayant peur d'inter-

venir. En février 2022, on avait l'impression que personne ne croyait les Ukrainiens capables de résister à l'énorme armée russe. Mais, en 2023, personne n'a de doute. L'armée ukrainienne a une vaste expérience et une grande motivation.

Nous protégeons non seulement notre pays. Maintenant, nous sommes le bouclier du monde démocratique ! En tant qu'interprète, je rencontre des russophones de Biélorussie, de Tchétchénie, de Moldavie. Parmi mes collègues, il y a des gens qui ont fui la guerre en Syrie. Tous ont dû quitter leurs maisons à cause de la politique agressive de Poutine. A présent, nous avons une chance de rendre justice. L'Ukraine a besoin de votre soutien : armes, chars, avions, aide aux personnes touchées par la guerre.

Nous remercions tous ceux qui ne restent pas indifférents. Ce n'est qu'ensemble que nous pouvons gagner. Une telle guerre ne doit jamais se répéter. C'est une question de survie humaine. ■

Il n'y en a plus deux comme lui

Frédéric ANTOINE

ÉRIC, **BOULANGER-PÂTISSIER** *COMME DANS LE TEMPS*

Dans son magasin où le temps semble s'être arrêté, Éric Frankar pratique les arts de la pâte et de la pâtisserie dans ce qu'ils ont de plus immuable. Et il est l'un des derniers à livrer lui-même le pain à domicile. Mais ce personnage atypique cultive aussi d'étranges jardins secrets, où tout se joue sur le dépassement de soi.

PALETTE
1,50 €

Dimanche, 7h30. Dans le centre d'Yvoir, Éric Frankar termine le chargement de sa Ford C Max avec précaution et précision. Car sa voiture n'est pas une camionnette et pourtant, ce matin, il a quatre-vingts commandes à livrer aussi vite que possible. Il est en effet impératif qu'elles parviennent chez le client avant l'heure du petit déjeuner. « *J'évite de livrer des petits gâteaux*, explique-t-il. *À la vitesse où je roule, je ne sais pas dans quel état ils arriveraient à destination...* » Longue de septante kilomètres, la tournée du dimanche se déroule sur les chapeaux de roues. Mais, dans quatre autres jours de la semaine, Éric livre aussi à domicile. Il apporte alors du pain dans des villages sans boulangerie ou à des gens âgés qui ne peuvent plus se déplacer. « *Je suis souvenue la seule personne qu'elles voient et avec qui elles peuvent encore un peu parler*, constate-t-il. *Les facteurs sont si contrôlés qu'ils n'ont plus le temps de s'arrêter. Il ne reste que moi.* » « *J'ai un rôle social* », ajoute-t-il modestement. Et pas seulement pour la causette. Certains clients lui demandent aussi de petits services, comme du change, pour pouvoir payer le médecin.

AU LIT À 9H DU SOIR

Éric assure lui-même ces tournées. Il n'y a jamais renoncé, même lors des confinements ou par temps de neige. En trente-six ans, il n'a manqué que cinq rendez-vous. Et, cerise sur le gâteau, tout cela sans demander le moindre supplément. Un cas si peu banal que, à deux reprises, cela lui a valu une petite visite du fisc. « *« Je fais les livraisons moi-même pour pouvoir continuer ce service. Si je devais payer quelqu'un, ce ne serait plus possible.* » Éric est généreux parce qu'il veille à réduire ses coûts au maximum. Côté magasin, il ne recourt que très partiellement à l'aide d'une jeune serveuse. Et, pour la même raison, il est seul à tenir ses fourneaux. Plus que lève-tôt, il commence ses journées à 3h30 du matin. Le dimanche, il est même sur pied dès minuit. « *« J'ai la chance, ou la malchance, d'être tout seul avec mes deux chiens. Alors, à 21h, je suis au lit.* » La brièveté de ses nuits lui permet de vendre ses marchandises, garanties 100% maison, à des prix défiant toute concurrence. Ses tartes en sont un bon exemple : on les paie environ deux fois moins cher que dans d'autres officines des environs, où on n'est pas toujours sûr du lieu de fabrication. Éric, lui, sait d'où viennent ses farines et ses ingrédients. Et ce n'est pas chez lui qu'on aura des tartes aux fraises hors saison, même si la clientèle en réclame.

DE BONNES PÂTISSERIES ANCIENNES

Midi. Comme tous les dimanches, Éric retourne à son magasin, un bâtiment en pierre du pays, immuable depuis des siècles. Rien, ou presque, n'y a changé depuis 1985, lorsqu'il s'est installé dans ce qui était alors déjà une boulangerie. Pénétrer en ce lieu revient à entamer un voyage dans le temps. Une partie du mobilier rappelle toujours les boulangeries d'hier. Et que dire des vitrines, dont les présentations, changeantes au fil de l'année, évoquent les étalages des commerces de jadis ? Il n'y manque que, peint à la main, le nom de la boutique, *Aux mille délices*. À la fin d'année, la devanture du magasin d'Éric est ainsi un vrai conte de Noël.

À l'avant du long comptoir, des Merveilleux gigantesques côtoient des Éclairs et des cornets farcis jusqu'à la garde. Au premier rang, les Mokas révèlent la qualité de leur crème au beurre. Tapiés dans un coin, des Religieuses

géantes se cachent derrière leurs immenses voilettes de meringue. Quelques tartes aux fruits de saison côtoient celles au riz moelleux ou au sucre coulant. « *Des pâtisseries anciennes, il n'y a plus grand monde qui en fait. Mais moi, je trouve que c'était de la bonne pâtisserie. Quand j'ai commencé à Yvoir, les Bavares et toute la pâtisserie moderne, on ne connaissait pas. Si on en voulait, il fallait aller à Namur. Ici, ça ne servait à rien d'en faire. J'ai donc fabriqué des petits gâteaux traditionnels. Et je n'ai jamais cessé.* »

Mais il ne faut pas croire qu'on ne trouve chez lui que des produits classiques. « *Si je m'écoutais, je n'aurais pas assez de place pour tous les gâteaux que j'ai envie de réaliser. J'aime chipoter, innover* », reconnaît le pâtissier, fier aussi d'avoir créé, presque par hasard, des pâtes à pain inimitables grâce à des techniques de fermentation lente qu'il garde secrètes. « *Les baguettes, par exemple, je les prépare un jour et je ne les cuis que le lendemain. Ah, ça demande du temps. Et les gens n'en ont plus* », accepte-t-il seulement de révéler, assis à la grande table couverte d'une toile cirée qui occupe le coin gauche de son magasin.

CHAMPION DE TRIATHLON

Le dimanche midi, Éric prend parfois un petit temps de repos avant de filer dare-dare suivre les matchs de l'équipe de volley de Tchalou, dont il est assistant-bénévole. Tous les jeudis, seul jour de la semaine où il ferme la boulangerie, il part l'après-midi à Thuillies, près de Thuin, pour l'entraînement des équipes. Il faisait de même à Yvoir quand la commune comptait encore un club. Le volley est son seul dérivatif. Et encore, avec modération. Alors que le jeudi est son jour de congé, il consacre encore six heures de sa matinée à son atelier. Notamment pour la préparation de sa fameuse meringue, qui exige plus de trois heures de cuisson.

Le volley lui permet de retrouver la famille qui lui manque tant, et lui a redonné le sens de la vie. Mais il y a un autre sport, solitaire, où il met vraiment la main dans le pétrin : le triathlon. Quatre kilomètres de nage, cent vingt de vélo et trente de course à pied. Une exigence permanente de surpassement qui a été indispensable au boulanger. Dans les années 2000, il participait même à des *Ironman*, ces super-triathlons qui poussent les compétiteurs au bout de leurs forces. « *J'ai terminé quasiment tous mes triathlons, dont deux championnats du monde à Nice. Dans les classements, on me trouve à la fin. Mais je termine. Je n'ai pas le temps de m'entraîner comme le premier. Mais ce n'est pas pour abandonner.* »

Ce dimanche soir, Éric reviendra du volley, promènera ses chiens, puis ira au lit. Depuis que la télédistribution n'est plus analogique, il ne sait plus enregistrer les émissions pour s'en repasser la cassette à l'atelier. Il ne regarde plus la télé, et n'est pas fan d'internet. Mais tantôt, alors que le village sera toujours plongé dans la nuit noire, il se lèvera pour entamer sa journée. « *J'aime vraiment mon métier. C'est ma vie. J'ai déjà pensé que je pourrais avoir un autre boulot, trouver une compagne, etc. Mais si c'est pour y aller les pieds lourds, non merci. J'aime travailler le chaud, et dans la chaleur. Une fois que je suis à l'atelier, c'est parti !* » Il sait toutefois qu'il ne mourra pas au fourneau. Il finira par fermer sa boulangerie. Pour commencer une nouvelle vie, dans le sport. Au club, une place l'attend déjà. Mais saura-t-il vraiment un jour ne plus être boulanger ? ■



© PLOUF.

FAIRE LA LESSIVE. Pour construire des liens sociaux.

L'autobus qui vient du centre-ville ne va pas plus loin, on est arrivé à son terminus. La région bruxelloise s'arrête ici, laissant place à des prés et des industries. Au-delà commence la Région flamande. Zaventem est tout proche, des avions décollent les uns après les autres et survolent ce quartier d'Evere, appelé le *Clos des Lauriers Roses*, catalogue de toutes les formes possibles d'habitations sociales. Des maisons de brique datant des années 50, logements individuels alignés comme des corons, se mêlent à des barres d'une dizaine d'étages avec un nombre impressionnant d'appartements et à des immeubles moins hauts. Et au milieu, s'étalent des bâtiments évoquant de vieux motels éparpillés. Certains ont été réhabilités, réaménagés et ont retrouvé leurs couleurs, d'autres attendent un sérieux coup de neuf. C'est pourtant loin d'être un quartier sinistre : des fresques géantes et colorées ornent les murs et des arbres poussent un peu partout.

ESPACE SOLIDAIRE

Au numéro 105, un panneau de bois, sur lequel on peut lire le mot "laverie", pend près de la porte. C'est là que s'est installée l'association PLOUF. Dès l'entrée, le ronronnement d'une lessiveuse se fait entendre au rythme d'une douce musique ambiante. Atablées autour d'une tasse de café, deux femmes se parlent avec des regards complices. « *Je viens souvent, confie l'une d'elles. Je ne possède pas de machine à laver et j'ai des problèmes de santé. Le lavoir est un peu trop loin, c'est un peu compliqué. Je me plais bien ici car on peut tout se raconter, prendre un café ensemble. On apprend à se connaître, on se fait des amis.* » Et dans un large sourire : « *J'ai apporté des bananes séchées faites avec mon cœur. Vous en voulez ?* »

Ce projet est né de la volonté de la commune d'Evere de réhabiliter des logements sociaux devenus vétustes. Everecity, société de service public gestionnaire de ce parc immo-

bilier, en a déjà rénové un grand nombre. Et envisage d'en construire de plus dignes pour remplacer les plus inadaptés. En attendant, par la force des choses et à cause des travaux programmés, les vides locatifs se sont multipliés. L'organisme a alors pris contact avec Communa, une association qui s'engage à redynamiser les quartiers en favorisant une occupation temporaire de logements dans l'attente de leur réaffectation. Elle a ainsi imaginé le concept de *Sorocité* qui consiste à y accueillir des femmes en sévère décrochage social vivant dans la rue. Dans l'optique de l'action *Housing first*, qui fait de l'acquisition d'un toit le point de départ de la reconstruction de la personne.

Ce projet concerne actuellement dix-neuf logements qui abritent des femmes venues d'un peu partout. Ces nouvelles arrivantes, fragiles et sortant de situations très compliquées, ne connaissent pas vraiment le quartier plutôt occupé par des gens plus âgés, avec lesquels il s'est avéré indispensable de créer des liens.

UNE RÉELLE UTILITÉ SOCIALE

Dans la foulée de ces réhabilitations, Communa a aménagé deux appartements pour y installer des espaces communautaires destinés à accueillir des activités permettant la rencontre entre les riverains. Il est vite apparu qu'une laverie proche était nécessaire. Or, au même moment, sur place, l'association PLOUF cherchait à créer des liens sociaux. De la synergie entre ces deux initiatives sont nés trois machines à laver et deux sècheurs. En janvier 2022, une laverie s'est ainsi installée dans le clos. « *Notre porte d'entrée, ce sont les machines à laver, confirme Federico Giacometti, l'un des responsables de l'association dont les membres sont tous bénévoles. L'idée est de faire en sorte que l'hygiène - et pas que les douches ! - soit accessible à tous. C'est la base. Il existe un grand nombre de personnes qui disposent d'un logement, mais n'ont pas la possibilité de laver leur linge. En préparant notre projet, on a constaté combien ces lavoirs étaient habituellement des lieux où beau-*

Des lavoirs sociaux et solidaires

QUAND SON LINGE FAIT PLOUF

Christian MERVILLE

PLOUF retrouve l'esprit de l'usage collectif des lavoirs communs d'antan. Son projet inscrit au plus proche des besoins des gens permet de créer des liens et redonne à tout un chacun la dignité d'être « propre sur soi ».

coup de gens convergent sans que se créent des relations entre eux. Pour y arriver, il faut prendre l'exemple des bars où l'on peut s'asseoir autour de tables, en buvant un café et papotant. On s'est dit pourquoi ne pas réunir les deux lieux et rendre ainsi au lavoir une réelle utilité sociale.»

Pendant que sa machine tourne, une femme s'est assise dans le fauteuil et feuilleté un livre en sirotant son café. C'est elle qui avait un jour souhaité organiser un atelier couture pour l'aider à confectionner des rideaux. « Nous répondons toujours à ce genre de demande, affirme Audrey Renier, accueillante bénévole. Nous sommes là pour ça aussi. Et si quelqu'un souhaite un coiffeur, on l'aide également. On est à la disposition de toutes. Chaque midi, on prépare un repas toutes ensemble. Nous avons des accords pour écouler les invendus d'un magasin bio proche. Vient qui veut, et l'on sait que c'est une possibilité pour les habitantes de manger chaud et de se retrouver. »

RÉPARTITION DES PRIVILÈGES

« Bonjour Jacqueline ! » Celle qui vient d'entrer est accueillie avec effusion. « Tu nous as manqué, samedi. » Ce jour-là, il y a piscine, « à la demande d'une habitante qui voulait pratiquer une activité sportive douce », précise l'accueillante. « Une belle opportunité qui permet à ces femmes de bouger et d'apprendre à être plus à l'aise avec leur corps dans un maillot qui n'est pas toujours du dernier cri. Et en plus, elles pratiquent une nage un peu hésitante. Mais qu'importe, c'est une autre manière de créer des liens grâce à l'eau. »

À la question de savoir pourquoi Audrey et Federico se sont investis dans PLOUF, leur réponse fuse d'un coup, entremêlant leurs voix : « On en a marre de l'injustice sociale, de voir que des gens dorment dehors, dans la rue ou sur le pont en face du Petit Château. De constater que nombre d'entre eux ont honte d'être dans une situation qu'ils n'ont pas choisie,

que c'est juste un accident de parcours. Mais les personnes en grande précarité n'osent pas avouer qu'elles ont besoin d'aide, elles se replient très fort sur elles-mêmes. Il nous a paru nécessaire de faire exploser des cadres trop "enfermants" et de remettre un peu d'humanité dans tout ça. On est très conscients de nos privilèges et nous voulons qu'ils soient mieux répartis. »

Il ne faut pas hésiter à passer par cette laverie. Il en coûtera deux euros cinquante cents. C'est le même prix pour tout le monde. Mais ceux qui en ont les moyens peuvent donner plus, ce qui est bien utile pour acquérir de nouvelles machines plus professionnelles. En effet, celles qui tourment aujourd'hui sont trop sollicitées et, par ailleurs, PLOUF ne manque pas d'autres lieux pour s'implanter. ■

PLOUF, clos des Lauriers Roses
105, 1140 Evere
plouf@plouf.org
ploufwashcaf.mystrikingly.com

(Ce projet est soutenu par Action Vivre Ensemble.)

Femmes & hommes

CAROLINA COSTA.

En prenant part à l'eucharistie dans une église catholique le jour du mercredi des Cendres, cette youtubeuse pasteuress protestante genevoise a vécu une expérience personnelle qui l'a transcendée. Elle a osé la raconter sur son blog où elle se décrit désormais comme « une chrétienne au-delà des étiquettes religieuses », « amoureuse du Seigneur ».

ANTHONY SPIEGELER.

Ce jeune homme de 35 ans succède à Josiane Wolff à la tête de Laïcité Brabant wallon. Il la remplacera aussi désormais à L'appel, dans la rubrique Croire... ou ne pas croire. Directeur de l'École à pédagogie active NESPA de Genappe, seul établissement secondaire de ce type en Brabant wallon, il est historien de l'art à l'Université libre de Bruxelles, où il enseigne également.



CARLOS PONCE DE LEÓN.

Cet évêque de San Nicolás, en Argentine, a trouvé la mort en 1977, sous la dictature, dans un accident de voiture... qui n'en était peut-être pas un. Une nouvelle enquête vient d'être ouverte pour faire la lumière sur l'événement.

PAUL ADRIEN.

Bien connu dans certains milieux pour sa chaîne YouTube qui compte 161K abonnés, ce dominicain français déclare s'inscrire dans le "catholicisme libéral". C'est-à-dire « classique dans les idées, moderne sur la forme ». Cette technique où on change l'étiquette de la boîte sans s'interroger sur son contenu sauvera-t-elle l'Église catholique ?

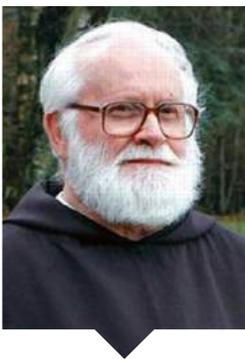
La centralité de l'Évangile

CE QUI REND CHACUN

« INCONFORTABLE »

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



L'inclusion de tous, essentielle au processus synodal, est inconfortable pour qui s'est habitué à la polarisation de nos sociétés.

Lors d'un panel organisé par l'université Georgetown de Washington sur *« La pensée sociale catholique et la vie publique »*, le 28 février dernier, le cardinal Wilton Gregory, archevêque de Washington, déclarait que le pape François rendait tout à fait *« inconfortable »* pour quiconque le fait de vouloir s'identifier avec n'importe quel aspect particulier de l'enseignement social de l'Église.

Wilton Gregory, l'unique cardinal afro-américain des États-Unis, fut fait cardinal lors du consistoire du 28 novembre 2020. Lors du panel du mois dernier, il faisait remarquer à quel point l'Église américaine est polarisée. Sur de nombreux aspects de la vie de l'Église, comme celle de la société, on est en présence de positions radicalement opposées entre ceux qui s'accrochent à des aspects différents des mêmes réalités. Or, dit le cardinal Gregory, ce qui rend chacun *« inconfortable »*, c'est que François veut retenir les uns et les autres dans le même giron. Il est soucieux de ceux qui restent au centre, comme de ceux qui vivent à la périphérie. Il ne veut surtout pas que l'on marginalise ces derniers. Il appelle sans cesse chacun à aller vers toutes les périphéries, tout en demeurant fortement ancré dans le centre, qui est l'Évangile.

L'ÉVANGILE AVANT TOUT

De son côté, le Cardinal Walter Kasper, lors d'une entrevue récente avec la *Bayerischen Rundfunk*, soulignait la différence entre l'approche de François et celle de son prédécesseur, dont il était d'ailleurs très proche. Avec Benoît XVI, disait-il, la doctrine était

toujours au premier plan ; avec François, c'est l'Évangile. Pour François, vous ne pouvez pas trouver votre confort en vous cantonnant dans des positions *pro-life* et toute la problématique de l'avortement, ou bien dans les questions de justice sociale. Vous devez tenir les deux.

Un autre cardinal américain, Robert W. McElroy, évêque de San Diego, dans une conférence récente à l'École franciscaine de théologie de l'Université de San Diego, soulignait de même comment le processus synodal mis en marche par François implique une conversion qui oblige à reconnaître comme membre de l'Église à part entière ceux qui se trouvent dans des situations irrégulières ou qui manifestent des formes complexes d'identité sexuelle. Il revenait lui aussi sur la polarisation qui *« se reflète dans le schisme si souvent présent entre les communautés pro-vie et les communautés de justice et de paix... et dans les frictions entre les catholiques qui mettent l'accent sur l'inclusion et ceux qui perçoivent l'infidélité doctrinale dans cette inclusion »*.

La centralité de l'Évangile dans la pensée et le ministère de François appaurent dès le début de son pontificat, dans sa première Exhortation apostolique, *La joie de l'Évangile*. On y trouve déjà les grands thèmes de son pontificat, en particulier sa vision d'une Église synodale. De la notion de collégialité, c'est-à-dire, la responsabilité collégiale des pasteurs sur la marche de l'Église, il passa rapidement à celle de synodalité, impliquant la responsabilité de tous les membres du peuple de Dieu sur tous les aspects de la vie ecclésiale.

ÉLARGIS L'ESPACE DE TA TENTE...

Quant à l'importance de l'inclusion de tous dans la vie de l'Église, elle est le thème central du document de travail pour la phase continentale du synode en cours sur la synodalité : *« Élargis l'espace de ta tente. »* Le pape François, qui vient de célébrer le dixième anniversaire de son élection au siège de Pierre, a bien indiqué qu'il n'a pas l'intention de démissionner dans un avenir prochain. Par ailleurs, il aura fait en sorte que le conclave qui aura un jour à lui élire un successeur aura reçu, à travers les échanges synodaux en cours, aux niveaux diocésain, national et continental, une vision claire du type d'Église et de pasteur auquel aspire le peuple de Dieu dans son ensemble. ■

Chantale et sa chocolaterie

« JE TRAVAILLE LE PLAISIR

ET JE L'OFFRE »

Textes et photos : Stephan GRAWEZ

Depuis ses premiers chocolats, fabriqués en semaine et vendus le week-end sur les marchés, Chantale Florent en a parcouru du chemin ! Son activité, lancée en 2005, aboutira deux ans plus tard à l'ouverture de son premier atelier-magasin, accessible au public. La croissance est de nouveau au rendez-vous. À la Saint-Valentin 2009, on se presse dans son nouvel atelier. « J'avais peur qu'avec la fermeture des travaux, le public ne m'oublie », confie-t-elle. À ce moment-là, elle est seule à la fabrication, l'emballage, la vente...



SUCCESS STORY FAMILIALE.

Entrepreneuse à succès, Chantale s'entoure petit à petit de collaborateurs. Puis de sa fille Mélanie, ergothérapeute. Très vite, le reste de la famille s'y met : à cinquante-sept ans, son époux s'aménage une fin de carrière et range ses couteaux de boucher pour rejoindre l'atelier. Vient ensuite le tour du

fil, Benjamin, diplômé en Gestion des Ressources humaines. Aujourd'hui, la petite entreprise compte sept équivalents temps plein. En 2015, un deuxième magasin a été ouvert dans le zoning commercial de Fosses. Et l'atelier a encore grandi, avec de nouvelles machines en 2019.



PÂTE À TARTINER ET EXPÉDITIONS.

Ce jour-là, Benjamin met la pâte à tartiner en pots. Son père est à l'emballage pour les expéditions et les livraisons. Chantale rêvait de transformer sa passion en métier. C'est devenu un vrai challenge ! Au début, elle achetait son chocolat chez Valrona, en France. Le coup de foudre remonte à 2007.



En 2018, elle crée son chocolat Valrona-Chantale Florent pour consolider son partenariat. Sa recette d'entrepreneuse ? « C'est le travail et l'assiduité. Je suis à l'atelier dès 5h du matin... jusque 19h. »



PRALINES, BATONS, BISCUITS

À côté des pralines, les bâtons en chocolat tiennent la côte. Trois mille d'entre eux sont fabriqués par semaine. « C'est du 66% noir, pur Madagascar. Les fèves sont importées par Valrona qui gère les plantations et qui veille à mieux rétribuer

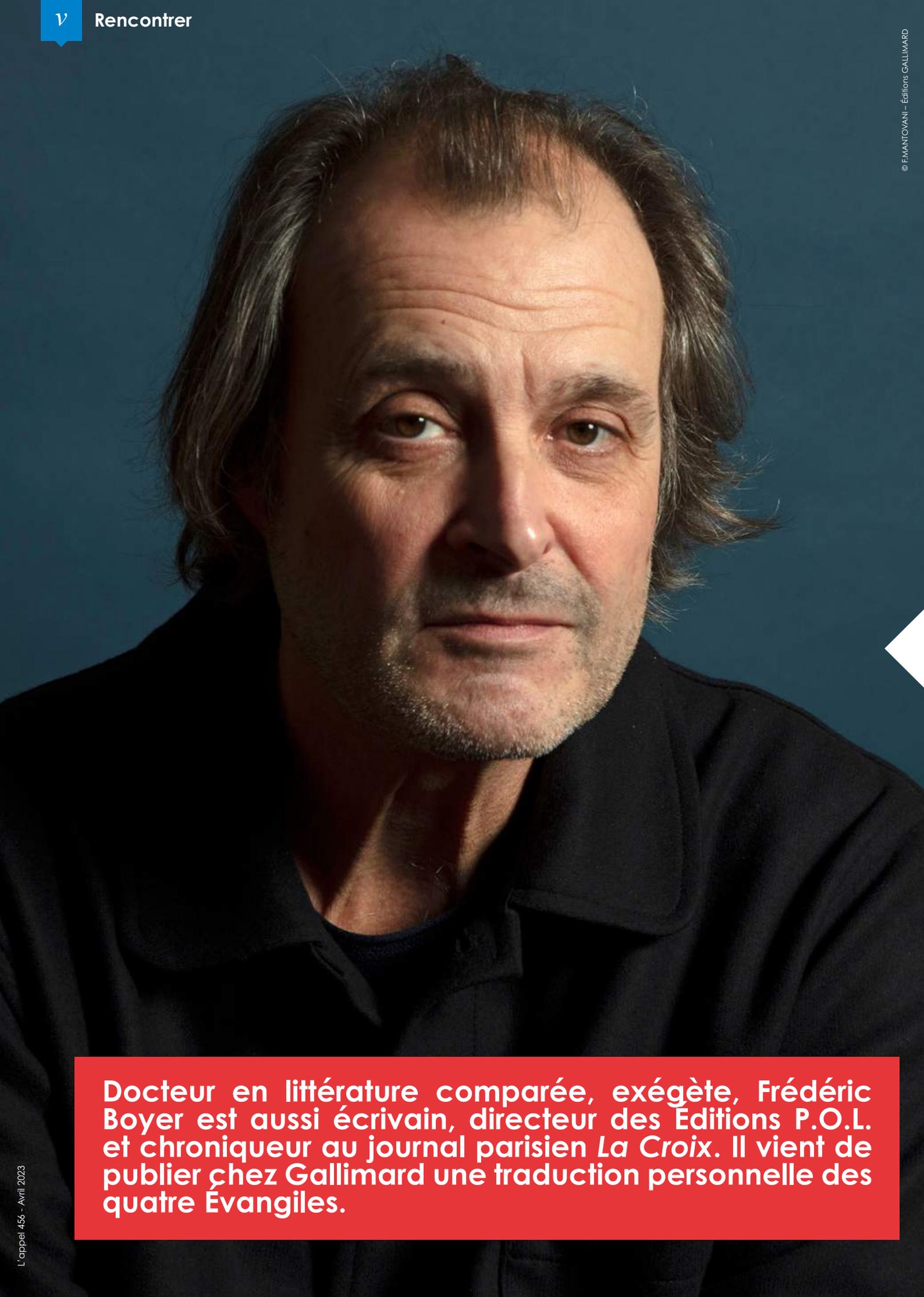
les producteurs. Ce n'est pas réellement un chocolat équitable, mais presque... Les fèves ne sont pas soumises au cours mondial du cacao. » La société propose aussi des parrainages d'enfants, auxquels Chantale collabore.



POULES ET LAPINS DE PÂQUES.

Pâques, c'est la tradition des œufs en chocolat. L'atelier de Chantale en produira une tonne. Quand on sait qu'un œuf pèse dix grammes... faites le compte ! Le choix est aussi garanti : dix-sept sortes d'œufs seront proposées aux fins palais. Quant

aux poules et lapins, quinze formes différentes sont réalisées. « Un bon chocolat a beaucoup de longueur en bouche. Il est peu sucré et révèle des notes de fruits et de vanille. Il ne doit pas coller au palais », apprécie la maître d'œuvre.

A close-up portrait of Frédéric Boyer, a middle-aged man with dark, wavy hair and a light beard. He is wearing a dark, collared shirt. The background is a solid, dark blue color. The lighting is dramatic, coming from the side, highlighting his facial features.

Docteur en littérature comparée, exégète, Frédéric Boyer est aussi écrivain, directeur des Éditions P.O.L. et chroniqueur au journal parisien *La Croix*. Il vient de publier chez Gallimard une traduction personnelle des quatre Évangiles.

Frédéric BOYER

« LE MESSIE NOUS REMET SUR LE CHEMIN DE LA VIE »

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

— **Les traductions des Évangiles ne manquent pas. Pour quelles raisons en proposez-vous une nouvelle ?**

— En 2001, avec une équipe de cinquante écrivains et exégètes, j'ai dirigé chez Bayard une traduction de toute la Bible, un chantier qui a duré sept ans. Cela m'a beaucoup marqué, mais j'ai été un peu insatisfait, non du résultat, mais parce que c'était une œuvre collective. Je voulais cette fois faire une traduction plus personnelle, à partir du grec, des quatre Évangiles qui m'ont toujours intéressé, passionné, et en même temps beaucoup intrigué.

— **Vous étiez avec des dictionnaires et, à chaque mot important, face à des possibilités différentes de traduction. Vous preniez celle qui correspondait le plus à votre sensibilité ?**

— C'est une partie du travail, effectivement, mais vous passez d'abord par une sorte d'acclimatation avec le texte grec. Vous devez avoir une forme d'intuition personnelle sur ce que vous retenez. J'ai ainsi été surtout frappé par la théâtralité, l'oralité de ces textes, que j'ai tenté de rendre.

— **Que souhaitiez-vous mettre davantage en évidence ?**

— Quand on lit les Évangiles, même sans culture religieuse, et qu'on essaie simplement de savoir, à première vue, de quoi il s'agit, il apparaît surtout que ces textes témoignent de l'enseignement d'un jeune rabbi et de ses pérégrinations en Judée et Galilée, dans les synagogues, au Temple de Jérusalem. Il est invité, écouté. On vient entendre son enseignement et débattre avec lui. Les quatre

« Il est nécessaire de faire un travail d'élucidation de la part sombre en nous. »

textes tentent de restituer cet enseignement, avec une forme de théâtralité propre à celui qui enseigne, qui discute avec des pharisiens surtout. Le cœur de la vie religieuse juive de ce temps est la discussion de la Torah, que les gens ne connaissent pas forcément et ne lisent sûrement pas, parce

que presque plus personne ne lit l'hébreu à cette époque. C'est le premier noyau du texte. L'autre est toute cette sagesse populaire que l'on retrouve dans les paraboles, un univers de sentences, de maximes. Cela donne une image de Jésus étonnamment plus vivante, moins figée, plus enracinée dans son milieu, dans une attitude beaucoup moins marginale qu'on ne la dit parfois. Jésus est quelqu'un dont la Parole rayonne, et c'est l'impact de cette Parole qui m'a donné le désir de narration par une traduction nouvelle.

— **À force de passer des heures au contact de ces textes, Jésus est-il devenu un compagnon spirituel dans votre vie ?**

— Il l'était sans doute déjà avant, mais cela a été renforcé. Ce qui me touche dans ces écrits, c'est la figure d'un

messie qui vient « non pas dans l'éclat attendu », comme disait Pascal. Le témoignage de son enseignement ne doit pas trop nous étonner. S'il n'est pas le seul à avoir parlé ainsi, ce qui fait vraiment l'étrangeté de ces textes, ce sont les témoignages de son procès, de sa mise à mort et de la disparition du corps.

— **Comment lisez-vous le récit de la résurrection ?**

— Il revêt un sens particulier, celui de nous conduire à penser que la mort ou la disparition n'est pas la fin du récit lui-même. Ce sont des récits de deuil qui peuvent s'adresser à tous. Ils racontent, à leur façon, comment le vide, l'absence de l'autre aimé est susceptible de transformer notre propre existence. Résurrection signifie d'abord relèvement ou soulèvement de la vie. Si l'autre n'est plus où je pensais le trouver, au tombeau, dans l'absence, le chagrin, le deuil, où est-il sinon dans la vie vers laquelle je suis invité moi-même à retourner et à ne pas désertier ? Il s'agit du sens profond du messianisme chrétien : le messie est celui qui nous remet sur le chemin de l'existence.

— **Comment avez-vous traduit le mot "péché" que l'on retrouve dans les versions classiques des Évangiles ?**

— Notamment par le mot "le manquement". Ce n'est pas pour le plaisir de changer les choses. L'idée est de réinterroger ces notions, de les confronter à une nouvelle interprétation à partir de l'étymologie. Le mot grec qui signifie "faute" a donné "péché" en latin et est la traduction d'un mot hébreu. Ce terme, avant de désigner une forme de culpabilité, renvoie à une perte de sens, de direction, rater sa cible, se tromper de chemin. Je crois que le jeune rabbi Jésus ne culpabilise pas prioritairement son auditoire, mais il pose la question de l'interprétation. Notre tâche, à sa suite, est d'interpréter, pour une situation vivante donnée, les paroles que nous avons reçues. Tous les récits où Jésus cite les Écritures vont dans ce sens. Si l'on cesse d'interpréter, on ne vit plus. Lorsqu'on parle de manquements ou d'erreurs à la place du mot péché, on entend quelque chose d'autre.

— **Dans vos différents livres figure souvent une réflexion sur la violence qui est en l'être humain...**

— Elle est une impasse et une énigme. C'était le sujet de ma thèse de fin d'études : essayer, à partir de la figure de Dostoïevski, de comprendre la violence et compatir. Comment comprendre ce qui nous apparaît agressif, énigmatique, impossible, inhumain ? Jésus parlait de sa confrontation avec ce que les évangélistes appellent les démons. Le démoniaque, dans l'Évangile, est la part sombre de l'humanité. Un travail de compréhension, d'élucidation humaine de la part sombre en nous qui peut amener à la compassion, est nécessaire. Il faut surtout s'interroger sur notre propre responsabilité vis-à-vis des autres.

— **En tant que professeur dans les prisons, vous avez été concrètement confronté à cette violence...**

— Il y a trentaine d'années, j'ai enseigné pendant trois-quatre ans à la prison de la Santé à Paris. J'y ai été confronté à des choses directes, concrètes, à l'humanité de ces personnes et à la difficulté de pouvoir échanger, construire quelque chose. J'ai fait des rencontres qui m'ont beaucoup marqué avec des gens exceptionnels parmi les prisonniers. Cette expérience m'a fait comprendre que, si la société se donne le droit d'embastiller certains d'entre nous, nous en sommes alors d'autant plus responsables. Le châtement qui s'arrête à la condamnation, c'est ajouter du mal au mal.

— **Une autre thématique de vos écrits touche aux rapports entre hommes et femmes. La gestion des pulsions est devenue un thème très actuel et concerne aussi L'Église suite aux dérives révélées ces derniers temps...**

— Je pense que le déni du corps et, a fortiori, celui de la sexualité, du désir, peuvent conduire au pire. Le rapport au corps est quelque chose de très fort dans les Évangiles,

on l'a beaucoup oublié. Jésus guérit les corps par sa parole, par des gestes de guérisseur et de chamane. Il porte attention au corps dans toutes ses dimensions. C'est un souci auquel personne ne peut échapper. Nos fragi-

lités, on ne les éprouve que par le corps, même s'il s'agit du corps psychique. Veiller à la façon dont le corps s'exprime devrait presque être un devoir humain. L'abandonner à la seule culpabilité de ses désirs, faiblesses ou pulsions revient à abandonner notre propre humanité. Pour moi, cela n'est pas "chrétien", mais son contraire.

— **Vous tenez une chronique hebdomadaire dans le quotidien français La Croix. Un exercice intéressant ?**

— Quelque chose d'étrange. On m'avait demandé de tenir une chronique sur des sujets d'actualité, ce que j'ai fait régulièrement mais, progressivement, ma parole est devenue plus personnelle. Cela m'a fait du bien à un moment de ma vie où, à la suite d'un deuil, j'en avais besoin. Et j'ai continué.

— **Suite à ce deuil, avez-vous pu trouver des lueurs dans la nuit ?**

— On reste marqué par la disparition de l'autre aimé. Les lueurs sont fragiles et intermittentes. Ce qui m'a guidé est de savoir que je n'ai pas à être un champion de la vie. Mais que je devais vivre le chagrin, le traverser ou accepter qu'il me traverse pour tenter de poursuivre.

— **Vous êtes aussi directeur aux Éditions P.O.L....**

— Paul Otchakovsky-Laurens était depuis presque trente ans le directeur de cette maison qui porte ses initiales et il était devenu un ami vraiment très proche. Il est mort tragiquement dans un accident en janvier 2018. Il m'avait fait promettre de lui succéder s'il lui arrivait quelque chose. J'avais répondu oui pour le rassurer, et voilà que la vie a fait que j'ai pris la tête de cette maison. J'essaie de faire en sorte que ce qu'il avait voulu se poursuive au mieux. Je recrute de nouveaux auteurs, donc j'imprime aussi une certaine marque. C'est une maison de littérature contem-

poraine qui s'intéresse d'abord aux écritures de fiction, de poésie, et je continue à développer cela avec les auteurs de la maison et d'autres qui arrivent.

— **Vous venez d'un milieu chrétien. De ce qui vous a été transmis, qu'est-ce qui est à retenir ?**

— Un chemin. Les choses ne sont pas simplement à prendre ou à rejeter. J'ai eu une éducation catholique que j'ai abandonnée à treize ou quatorze ans parce que je trouvais cela pénible, et ce l'était de fait. J'ai fait ensuite des études supérieures et des rencontres importantes. Je n'ai jamais cessé de lire, notamment les textes bibliques. Tout m'intéressait. J'ai décidé, pour des raisons personnelles, d'entreprendre parallèlement à mes études de lettres modernes des études d'exégèse. À cette occasion, j'ai fait la connaissance d'un homme devenu un peu mon maître, le jésuite Paul Beauchamp, décédé depuis et que je considère comme un des plus grands exégètes. Grâce à lui, j'ai redécouvert les récits qu'on nous a transmis maladroitement et que j'ai compris autrement.

— **Vous dédiez votre livre Évangiles à la mémoire de votre père mort en 2021. Quel héritage spirituel vous laisse-t-il ?**

— L'héritage n'est pas ce que l'on reçoit passivement, c'est un peu la parabole évangélique des Talents. On hérite vraiment le jour où l'on est en mesure de créer quelque chose avec ce que l'on pense avoir reçu.

— **Difficile, mais capitale la transmission ?**

— Elle est toujours maladroite. J'ai des enfants et on sait que c'est toujours difficile. On croit qu'on fait bien et, finalement, aucune transmission n'est droite, juste, contrairement à ce que parfois on veut nous faire croire. Elle est nécessaire à condition de comprendre que le chemin que va prendre ce que vous transmettez, vous n'en êtes ni le propriétaire ni le patron. Ce n'est pas vous qui allez décider la façon dont ce que vous dites va être reçu. Dans le legs chrétien, on a parfois trop voulu guider la transmission pour qu'elle soit comme on pensait qu'elle devait être. Or c'est plus subtil que ça. Je crois que l'organisation des Églises, des institutions religieuses doit se réformer sur ce point, et il n'y a rien de scandaleux à dire qu'une institution est faite pour cela.

— **Vous assumez le titre de chrétien ?**

— Je me reconnais chrétien, oui. C'est-à-dire que je reconnais à la figure messianique de Jésus la force de déplacer ma propre attente, ma propre espérance.

— **De l'héritage chrétien, qu'est-il prioritaire de garder ou de prendre distance ?**

— Tant que l'on aura qu'une idée passive de l'héritage ou strictement patrimonial du christianisme, il ne se passera pas grand-chose. Il faut s'interroger et se demander ce qui résiste et nous intrigue encore dans les Évangiles. Pour moi, essentiellement, je retiens dans ces récits que le messie n'est pas celui dont la venue devait restaurer un royaume, fonder une Église ni même mettre fin à l'injustice, mais relever la part d'humanité que nous abandonnons chaque jour, chaque heure. Le messie chrétien demeure en nos trahisons, nos chagrins, nos désespoirs. Il est proche non pas de nous-mêmes, mais de ceux que nous abandonnons, proche de ce qui en nous a été abandonné. ■



Évangiles, traduit du grec ancien par Frédéric BOYER (Nouvelle traduction) Paris, Gallimard, 2022. Prix : 22,50€. Via L'appel : - 5% = 21,38€.

« Il faut s'interroger et se demander ce qui résiste et nous intrigue encore dans les Évangiles. »

« Qui nous roulera la pierre ? » Marc 16,3

FEMMES SAUVAGES

AU PRIEURÉ

Gabriel RINGLET



Les 6,7 et 8 avril, à la Ferme du Biéreau de Louvain-La-Neuve, le Prieuré de Malèves propose une Semaine Sainte en présence d'un ermite, d'une psychanalyste et d'une cinéaste.

Un ermite d'abord, Charles Wright, l'invité du Jeudi Saint. Un ermite journaliste et écrivain. Car Charles Wright ne sépare pas ses appartenances. Plongé au cœur de l'actualité, il parvient à s'en extraire et à prendre distance en rejoignant un ermitage isolé.

En 2019, sans le moindre sou en poche, misant sur la générosité des gens, Charles Wright entreprend une virée buissonnière à travers les déserts du Massif central. Cette "promenade" initiatique de sept cents kilomètres à pied, il la raconte dans *Le chemin des estives* (éditions J'ai lu), un chant à la désertion, à la liberté, à l'aventure spirituelle. Il en sort plein de questions, mais attiré par une radicalité évangélique qu'il préfère rencontrer « *en dehors des clous* ».

VIVRE AVEC L'IRRÉPARÉ

La vie d'Isabelle Le Bourgeois, l'invitée du Vendredi Saint, est un véritable roman. Née d'un papa espion, cette courtière en assurances devient psychanalyste, aumônière de prison et, pour emballer le tout, religieuse ! Elle raconte dans *Le Dieu des abîmes* (Albin Michel) ce monde carcéral qu'elle a fréquenté durant près de vingt ans, « *à l'écoute des âmes brisées* » qu'elle s'efforce de rejoindre jusqu'au fond de leur désespoir. Au prieuré, elle dira pourquoi il faut tenter de « *vivre avec l'irréparable* ».

Le troisième jour, c'est une cinéaste, Cécile Mavet, qui, le Samedi Saint, entraînera les participants en terre de contemplation et de silence. Mais un silence plein d'arbres et plein de vent puisque dans son film,

Wild women (Femmes sauvages), qui connaît en ce moment un très bel accueil du public, elle donne la parole à cinq femmes "sauvages" appartenant à cinq traditions spirituelles différentes.

L'ACCOMPLI ET L'INACCOMPLI

La première, Petite Sœur Élie Emmanuel, de tradition catholique, vit depuis plus de trente ans dans la forêt de la Fagne, près de Chimay. Dans sa fraternité Notre-Dame du Désert, elle accueille celles et ceux qui souhaitent vivre une expérience de silence et de solitude. La deuxième, Nathalie Delay, artiste peintre, rencontre la tradition tantrique du Cachemire. Touchée par cette voie, elle vit sa quête spirituelle comme mère et femme très engagée dans la vie active.

En proposant une lecture originale de la Bible, la troisième, Annick de Souzenelle, de tradition orthodoxe, préconise l'abandon de l'opposition morale entre le bien et le mal au profit d'une perception de « *l'accompli* » et de « *l'inaccompli* ». Hayat Nur, la quatrième, est guide spirituelle dans la tradition soufie initiée par le mystique Rûmi. Une vie qui met l'accent sur la dimension poétique de l'amour divin et encourage la danse sacrée des derviches tourneurs.

La cinquième, enfin, Shefa Gold, fait partie de l'Alliance pour le renouveau juif. Solidement ancrées dans la tradition hébraïque, ses formations dans les voies bouddhiste, chrétienne, islamique et amérindienne lui permettent de créer des passerelles entre ces traditions.

Ces cinq « *femmes sauvages* », comme Marie-Madeleine, Marie la mère de Jacques et Salomé, se posent la question du matin de Pâques : « *Qui nous roulera la pierre pour dégager l'entrée du tombeau ?* » Charles Wright se la pose aussi au terme de sa traversée. Une pierre qu'Isabelle Le Bourgeois a rencontrée en prison.

Bienvenue à ces trois jours où le témoignage, la poésie, le rite et la chanson contemporaine entraîneront entre contemplation et solidarité. ■

Rendez-vous à la Ferme du Biéreau les trois soirs à 17h. Le samedi, la projection du film *Wild Women* débute à 15h. Renseignements et inscription : prieure@uclouvain.be

Chroniqueuses et chroniqueurs de L'appel en dialogue

LES MIRACLES, VOUS EN PENSEZ QUOI ?

Textes mis en forme par Frédéric ANTOINE

Vieilles histoires que celles des miracles, dans les religions du Livre ! Si anciennes qu'on aurait bien envie de les enfermer dans le tiroir aux souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais ne parle-t-on pas toujours aujourd'hui de miracles ? Et quel sens donner maintenant à ce terme datant des temps bibliques ? Quatre penseuses et penseurs indépendant·e·s, appartenant à chacune des religions du Livre et auteur·e·s de chroniques dans *L'appel*, répondent à quatre questions posées sur ce sujet. Leurs avis, parfois, divergent. Mais, souvent, convergent. Tous, ils esquissent ici un nouveau regard sur l'univers du "miraculeux".

À CHACUN SA VISION DU MIRACLE

Entrer dans le sujet nécessite d'abord que chacune et chacun ait l'occasion de préciser ce que "le miracle" représente pour elle ou pour lui. La première question à laquelle chroniqueuses et chroniqueurs ont à répondre est donc simple : « Pour vous, qu'est-ce qu'un miracle ? »

« Le sentiment du miraculeux m'envahit lorsque je pense à la naissance de la vie sur terre, la naissance de la conscience dans l'humanité et, en chacune



Hicham Abdel Gawad

d'entre nous, au courage que nous avons lorsque nous luttons pour la liberté! », s'exclame le rabbin Floriane Chinsky. Le musulman Hicham Abdel Gawad aborde le sujet de manière un peu plus intellectuelle : « Il est très difficile à l'être humain d'échapper à son temps. En ce sens, et pour moi musulman du XXI^e siècle, le miracle est, d'une façon ou d'une autre, synonyme de suspension des lois naturelles. La science et la technologie n'ont pas eu comme seul effet de nous apporter un confort matériel garanti par l'industrie et les produits "high tech". Elles ont surtout eu pour effet de changer radicalement notre rapport au monde en inscrivant définitivement l'idée qu'il existe de multiples

"régularités" dans ce qui s'apparente à des "lois de l'univers". En ce sens, le miracle devient le nom de ce qui déroge à une ou plusieurs de ces régularités. »

« Au sens premier, le miracle est, pour moi, un étonnement, confie pour sa part le théologien catholique Gabriel Ringlet. On peut dire aussi : une merveille, ou encore une admiration, du latin *mirari*, admirer. Ne parle-t-on pas d'un miracle d'imagination ? Ou d'un miracle d'équilibre ?

Quand deux mamans qu'à première vue tout opposait, l'une mère d'un djihadiste et l'autre d'une fille blessée dans un attentat islamiste, se lient d'amitié et parviennent à faire se rencontrer leurs souffrances, les trois sens du miracle se rejoignent : un étonnement, une admiration et une merveille. Donc, pour moi, dans son expression la plus fondamentale, le miracle n'est pas spectaculaire. S'il souligne quelque chose d'extraordinaire, c'est souvent au cœur de la vie ordinaire. »

Quand elle affirme que « le miracle est pour moi un événement qui se faufile dans l'ordinaire des jours pour l'ouvrir à plus grand », la pasteur Laurence Flachon se situe dans la même perspective que Gabriel Ringlet. « Le miracle, dit-elle, ne "parle" pas tout seul. Il a besoin d'une parole pour l'interpréter et d'un témoin pour le reconnaître comme un acte qui vient de Dieu au travers de l'agir humain. Le miracle n'est pas toujours où l'on croit : nous sommes souvent attirés par le spectaculaire, mais Jésus nous rend attentifs au fait qu'en guérissant des malades, par exemple, il les réintègre dans la sphère sociale et religieuse dont ils avaient été exclus par des préjugés. »

IMPORTANT, LES MIRACLES ?

Certaines religions (dé)valorisent-elles plus que d'autres le miracle ? Répondant à la question « *Quelle place occupent les miracles dans votre religion ?* », chroniqueuses et chroniqueurs en révèlent, indirectement, le sens profond.



Laurence Flachon

« Si les récits de miracles sont bien présents dans la Bible, ce mot, en lui-même, est très peu utilisé, précise d'emblée Laurence Flachon. Les Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc, Luc) parlent "d'actes de puissance" et celui de Jean évoque des "signes". L'Ancien Testament préfère le terme de "prodige". Les miracles sont une des ma-

nières dont Jésus a agi : il a guéri de nombreuses personnes, nourri des foules, calmé des tempêtes. Ce n'est cependant qu'un des aspects de ce qu'il a accompli, et il recommandait souvent la discrétion de ceux qui étaient aux bénéficiaires de ces actes, voire refusait d'en accomplir. Comme s'il voulait que notre foi ne soit pas dépendante d'un "merveilleux", mais soit toujours capable de discerner ce à quoi le miracle renvoie : Dieu lui-même. "Quand on lui montre la lune, l'imbécile regarde le doigt", dit un proverbe... »

« En islam, l'idée de miracle est plurivoque, répond Hicham Abdel Gawad. Il peut se traduire par plusieurs termes dans la langue arabe qui renvoient à des notions différentes. Ainsi, on pourrait traduire miracle par le terme *Mu`jiza*, qui signifie littéralement "ce qui réduit l'adversaire à l'inaction". Dans cette acception, il correspond à l'idée de prodige qui surpasse les capacités humaines par une telle différence de degré, qu'il ne peut rester comme réponse que la capitulation. L'épisode coranique de Moïse face aux sorciers de Pharaon en est une bonne illustration. Face aux cordes des sorciers qui, nous dit le texte, semblaient se mouvoir par magie, le bâton de Moïse se changea littéralement en serpent. Les sorciers se convertirent alors au dieu de Moïse sur le champ, en dépit des menaces de Pharaon. On pourrait aussi traduire le mot miracle par le terme *Ayat*, qui veut littéralement dire

"signe", sous-entendu : "signe de Dieu". Ainsi, les prodiges des prophètes, et même les versets coraniques, sont désignés par le mot *Ayat*. Les signes ont vocation à signifier l'existence de Dieu. Par leur caractère prodigieux, ils sont des indices corroborant l'existence d'un être supérieur qui a tout pouvoir sur Terre comme aux Cieux. »

« Le plus souvent, quand on parle de miracles dans la religion catholique, on vise une situation exceptionnelle, et supposée étrangère aux lois naturelles, commente de son côté Gabriel Ringlet. Du coup, on pourra y voir une intervention divine. C'est particulièrement vrai devant une guérison que la science, dans l'état actuel de ses connaissances, ne parvient pas à expliquer. On cite souvent, par exemple, même s'ils sont peu nombreux, les miracles de Lourdes. Ces situations miraculeuses sont ambivalentes. D'un côté, on va y lire un formidable encouragement et se mettre à espérer. Si un tel ou une telle a pu bénéficier de pareil prodige, pourquoi pas moi ? Mais justement... à égalité de foi, pourquoi l'un et pas l'autre ? Que signifie cette divine "loterie" ? Je sais que, même à Lourdes, le vrai miracle est ailleurs. Une guérison au-delà de la guérison. Quand des malades bouleversés par d'autres malades parviennent à s'entraider, à s'encourager, à se surpasser. Et c'est une merveille. »

Floriane Chinsky apporte pour sa part une autre perspective. « Les histoires bibliques racontent des miracles, mais le judaïsme n'est pas fondé sur ces histoires, il est fondé sur l'Enseignement Oral, observe-t-elle. La littérature rabbinique du début du millénaire place l'étude et la discipline quotidienne au-dessus des signes, miracles et croyances ; la prophétie individuelle disparaît, elle est remplacée par la détermination de toutes et tous à développer la culture et les pratiques juives. La pensée et l'action des humains sont centrales. Le célèbre récit talmudique dit "histoire du four de AHnaï" souligne la prédominance de la décision démocratique. Le récit présente un désaccord entre Rabbi Eliezer et la majorité des rabbins. À court d'arguments, rabbi Eliezer invoque des miracles, qui se produisent, mais sont écartés des débats par ses collègues. Une voix du ciel finit par intervenir. Les rabbins répondent à cette voix en citant un verset du Deutéronome : "La Torah n'est pas dans le ciel". L'argument est le suivant : puisque la Torah n'est plus dans le ciel, le ciel n'a plus son mot à dire concernant la façon dont elle doit être mise en œuvre, les miracles sont inopérants. Le judaïsme ne laisse pas d'autre place aux miracles que celle d'éléments littéraires dans les récits bibliques. »

LIRE AU PRÉSENT LES MIRACLES D'HIER

Lorsque la Bible fait état de miracles, ceux-ci se déroulent dans des temps et des cultures précises. Et ces éléments infèrent sur la signification de ces événements extraordinaires.

Alors, que faire de ces miracles, au premier siècle du troisième millénaire ? De quelles manières lire et interpréter, aujourd'hui, ce que racontent les textes sacrés ?

« La question est extrêmement délicate, répond immédiatement Hicham Abel Gawad. Comme je l'ai dit plus haut, l'être humain est toujours enfant de son temps. Le miracle au XXI^e siècle se heurte de plein fouet à la science. Qu'il s'agisse d'eau qui se change en vin, d'une mer fendue en deux, d'un bâton qui se change en serpent ou d'un prophète qui ressuscite un mort, aucun de ces événements n'est permis par les

bases élémentaires des lois naturelles connues à ce jour. Le croyant a tôt fait d'être pris dans un dilemme : accepter le principe des miracles et abandonner la science, ou rester fidèle à la science et ne voir alors dans les récits de miracle que des expressions littéraires, potentiellement métaphoriques. À titre personnel, je suis pour un changement de perspective. Que le miracle soit un prodige qui a vraiment eu lieu dans l'espace-temps de l'histoire des humains ou qu'il ne soit qu'une expression littéraire de type métaphorique, il donne à voir un monde désirable. Le miracle de la mer qui se fend en deux est d'abord celui d'un peuple opprimé qui échappe à un tyran et accède ainsi à sa liberté. Ou dit autrement : le miracle est d'abord une fenêtre sur un monde plus proche de Dieu. Interpréter un miracle dans ce cadre se ramène alors à une question fondamentale : qu'est-ce qu'un monde plus proche de Dieu ? Que peut-on déployer comme effort pour rapprocher notre monde de Dieu ? »



Floriane Chinsky

Floriane Chinsky part, elle, d'un exemple. « La Torah écrite raconte l'histoire de la sortie d'Égypte. Que considérons-nous comme miraculeux dans cette histoire ? Les dix plaies ? L'ouverture de la mer ? Le courage des Hébreux se-s, dénonçant l'esclavage dans un acte irréversible de désobéissance civile, marquant

leurs portes de sang ? Le miracle réside peut-être moins dans les récits eux-mêmes que dans le génie de leurs rédacteurs. On peut admirer la solidarité des érudits du Royaume de Juda avec celui d'Israël détruit par l'invasion assyrienne, union qui a présidé à la mise en commun de leurs histoires. On peut s'émerveiller du choix des Judéen-ne-s déporté-e-s, préférant porter la responsabilité de leur exil plutôt que de considérer leur dieu comme vaincu ; admirer la capacité de résilience de la culture juive, à la disparition du second Temple, et sa reconstitution autour de l'Enseignement oral. La liste peut se poursuivre comme dans le poème appelé Combien de bienfaits ! (dayé-nou), qui énonce toutes les victoires juives contre la fatalité. Ce poème rejette l'idée courante à l'époque selon laquelle le peuple juif serait malchanceux, car abandonné par son dieu en punition pour son refus de considérer Jésus comme un messie. Au contraire, la vie reste miraculeuse : "Combien de faits positifs nous ont bénéficié ! Si nous étions sortis d'Égypte, et que les Égyptiens n'avaient pas été dénoncés (...) Si nous avions été nourris de la Manne (nourriture mythique du désert) et n'avions pas reçu le Chabat (jour de repos) (...) Si nous avions pu entrer dans la Terre d'Israël et que la Maison de Choix (le Temple) n'avait pas été construite... ». La réponse juive aux difficultés de l'histoire et à la cruauté humaine est le fait de compter et recompter les signes d'espoir. Énoncer

des miracles est une façon de nommer la beauté de la vie et d'affirmer que le pire n'est jamais certain. »

« Dans les Écritures, le miracle a quasi toujours un sens théologique, résume Gabriel Ringlet. C'est particulièrement vrai quand la nature est en cause. Par exemple, dans l'Évangile de Marc, au chapitre 4, l'épisode de la tempête apaisée, lorsque, soudain, le lac se déchaîne et fait paniquer les disciples alors que Jésus dort au fond de la barque... Réveillé dare-dare, Jésus menace le vent, et s'écrie : "Silence ! Tais-toi !" La formule même de l'exorcisme utilisée pour chasser un "esprit impur" ou délivrer un enfant possédé. Autrement dit, la tempête prend ici un sens spirituel. Elle suggère que Jésus, en s'attaquant à la force satanique, vient nous libérer. Les guérisons miraculeuses, c'est encore autre chose. Tout au long de l'Évangile, des personnes en souffrance s'approchent de Jésus. Comme le lépreux par exemple. Chaque fois, Jésus touche. Et son toucher déclenche un séisme. Le lépreux était exclu. Le toucher de Jésus le réintègre d'abord dans l'humanité. Il est raisonnable de penser que cette approche de l'intouchable en arrive à provoquer un tel choc que le corps, tout chamboulé, en vient à guérir. Mais même s'il n'avait pas été guéri physiquement, le lépreux l'aurait été moralement, car Jésus ne sépare pas. Il ne nie pas la tumeur, mais il n'enferme pas dans la tumeur. Il ne réduit pas un homme à sa lèpre. En d'autres termes, à travers les miracles de guérison, c'est aussi la religion que Jésus veut guérir ! »

Avant d'évoquer, elle aussi, le cas des lépreux dont parle l'évangile, Laurence Flachon commence par affirmer que « les miracles ne peuvent pas être utilisés comme des "preuves" de l'existence de Dieu ». « Avant Jésus, insiste-t-elle, dans la littérature gréco-romaine ou le Talmud, de nombreux miracles ont été attribués à des personnalités éminentes. Mais ce qui change avec Jésus, c'est que des témoins reconnaissent dans ses actes la marque du divin. Les miracles n'entraînent pas non plus nécessairement la foi : dans le récit où Jésus guérit dix lépreux (Luc 17, 11-19), un seul revient pour rendre grâce à Dieu. À celui-là seul, Jésus dit : "Ta foi t'a sauvé". Les autres n'ont pas fait le lien. Lorsque nous lisons ces récits aujourd'hui, nous avons tendance à chercher des critères de plausibilité historique. Mais la question est peut-être moins "Que s'est-il passé ?" que "Pourquoi ce récit est-il raconté de cette manière, de quoi témoigne-t-il ?" Je lis les miracles comme des signes de la bienveillance et de la prodigalité de Dieu à notre égard. Mais aussi comme des protestations contre la fatalité du mal, quelles que soient les formes qu'il prend : maladie, exclusion, violence... Dans le récit des lépreux, Jésus, par son geste, épouse la condition de la personne malade et rompt sa solitude. Le Dieu de Jésus-Christ n'est pas celui qui punit en envoyant des maladies, mais celui qui partage nos maladies et nos exclusions. L'impureté, alors, change de camp : elle est dans l'exclusion, dans le manque de compassion et non dans la maladie. Après la guérison, Jésus renvoie l'homme auprès des autorités religieuses afin que celles-ci réintègrent la personne dans le cercle de la communauté humaine. Il s'agit de redevenir un vivant parmi les vivants. »

LES MIRACLES D'AUJOURD'HUI EXISTENT-ILS ?



Gabriel Ringlet

Peut-on considérer comme des miracles, des guérisons inexplicables actuelles ?

Ou n'est-ce pas là qu'il faudrait trouver le véritable sens du miraculeux à l'époque moderne ? Comment apprécier les miracles qui, selon certaines religions, continuent d'advenir ?

« Je crois que, de nos jours comme depuis toujours, le

miracle est aussi dans nos propres mains !, répond Gabriel Ringlet. Je pense à la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Que dit saint Luc ? Qu'en voyant cette femme effondrée, Jésus "fut pris aux entrailles". Alors il laisse ses disciples, traverse la route, vient "tout contre" la civière et dit au jeune homme : "Réveille-toi" ! La pasteur Lytta Basset, qui commente ce texte après avoir perdu son fils tragiquement, confie : "le "réveil" de mon fils et mon propre réveil sont indissociables". J'ajoute que dans ma souffrance, dans mon deuil, j'ai d'abord besoin de la compassion de l'autre. Qu'il traverse avec moi. Qu'il vienne "tout contre" ma propre civière. Ce n'est pas rien, le bouleversement de ses entrailles à mon égard. Et cette compassion peut me réveiller. Et plus je vais me réveiller, et plus je vais percevoir que celui ou celle que je viens de perdre est vivant. En d'autres termes, dans la vie de tous les jours, en prenant le temps de nous arrêter, en acceptant d'être émus jusqu'aux entrailles, nous pouvons redonner vie à celles et ceux que la mort d'un proche vient de laminer. Chacune, chacun, a le pouvoir de remettre debout. N'est-ce pas miraculeux ? »

« Le miracle est dans l'œil de celui qui regarde, estime Hicham Abdel Gawad. On pourra toujours ergoter sur les témoignages de miracles qui auraient lieu de nos jours. Les jugements iront bon train : prodiges surnaturels pour les uns, hallucinations collectives pour d'autres, sans oublier les possibles canulars ou encore les explications plus "scientistes", comme l'idée selon laquelle un miracle n'est que le nom que l'on donne à ce que la science n'a pas encore expliqué. M'est d'avis que le miracle, pour un vrai croyant, est dans son quotidien. Dans le cœur qui bat d'un enfant, sur ce petit caillou perdu dans l'immensité du cosmos et dont le miracle se nomme "la vie". Plus encore, le miracle réside dans cet immense pouvoir que chaque être humain possède d'aimer son prochain comme lui-même, en dépit des contingences d'un corps qui a été

programmé par l'Évolution pour privilégier sa propre survie. Le "signe de Dieu" s'offre ainsi de lui-même, tout entier : une âme qui a le pouvoir de réduire son propre égoïsme à l'inaction. »

« Ma religion n'a certainement pas le monopole du miracle, concède Laurence Flachon, et il me semble important de rester ouvert à cet inattendu de Dieu dans nos vies. Nos connaissances ont considérablement augmenté depuis l'époque biblique et certains miracles pourraient sans aucun doute être expliqués aujourd'hui. Mais n'est-il pas illusoire de croire que nous pouvons tout maîtriser ? Quelle que soit la religion, face à l'inexpliqué, il est essentiel de pouvoir poser un certain nombre de critères de discernement. Car le miracle, ou prétendu tel, peut devenir un lieu de dépendance et d'abus de pouvoir pour des personnes fragiles, souffrantes ou trop crédules. De quelle autorité se réclame la personne qui accomplit un miracle, à qui renvoie-t-elle ? Le miracle est-il au bénéfice de celui qui le reçoit ou de celui qui l'accomplit ? Et la parole qui l'accompagne est-elle libératrice, restauratrice pour la personne bénéficiaire ou est-ce une parole d'asservissement ? Lorsque Jésus guérit les lépreux, son geste est un geste d'amour désintéressé. Son but n'est pas d'être reconnu comme un puissant guérisseur, il ne veut pas non plus, tel un gourou, s'attacher des personnes à son service. En écho, cette histoire d'un disciple du mystique musulman Bahaudin Naqshband à qui quelqu'un demanda un jour pourquoi son maître cachait ses miracles. Il répondit : "D'abord, le Maître a horreur d'être un centre d'attraction. Deuxièmement, il est persuadé que, une fois que les gens ont développé quelque intérêt pour le miraculeux, ils n'ont aucun désir d'apprendre quoi que ce soit sur les valeurs spirituelles véritables. »

« Nos vies sont éphémères et beaucoup de choses nous échappent, conclut en quelque sorte Floriane Chinsky. Croire qu'une bonne divinité contrôle les événements est rassurant ; croire que nous avons un pouvoir sur cette divinité est sécurisant. Il est compréhensible de vouloir croire aux miracles. Par ailleurs, certaines structures cultivent cette vulnérabilité à leur profit. Ainsi, les phénomènes inexplicables peuvent prendre une intensité émotionnelle démesurée. À l'opposé, tous les systèmes humains ont également la possibilité de s'appuyer sur le connu et sur le réel pour étendre leur compréhension rationnelle du monde. Le livre de Georges Charpak et Henri Broch, Devenez sorciers, devenez savants, offre des pistes pour celles et ceux qui cherchent des explications. Nous pouvons également travailler en groupes pour que les sentiments d'appartenance, de sens, de respect et d'entraide nous offrent un sentiment de stabilité qui respecte notre intelligence et notre liberté. Le Manuel pour l'action collective de Starhawk ouvre ce type de perspectives. Le vrai miracle est peut-être notre capacité de ne pas nous appuyer sur des miracles pour trouver force, joie et cohésion. » ■

Au-delà d'une formule bateau

« ET SURTOUT, PRENEZ SOIN DE VOUS ! »

Chantal BERHIN

Depuis quelques années, la phrase « Prends soin de toi » vient souvent ponctuer les échanges. Pourquoi prononce-t-on ces mots, davantage aujourd'hui qu'hier, et quel sens y met-on ? Que dit-on à l'autre et à quel type de soin fait-on référence ?

À la fin d'une rencontre, on ne lance plus seulement : « Au revoir », « Salut » ou « Bonne soirée ». Mais plutôt : « Prends soin de toi ! » Cette formule en vogue est employée à tour de bras. Oralement ou par écrit. À la fin d'un mail ou d'un court message téléphonique. On l'entend chez la coiffeuse après le spray final de laque, en fin de JT et comme une dernière prévision de madame météo. Cette petite phrase peut émaner d'un proche comme d'un parfait inconnu. Ou être plus personnalisée, si elle est prononcée par un médecin en fin de consultation, un parent bienveillant, un amoureux ou une meilleure amie.

On l'a beaucoup entendue de la bouche des ministres de la Santé durant la période du covid, en clôture de communiqués officiels. Et peut-être cette récurrence a-t-elle contribué à sa grande popularité. En filigrane de ce souhait, dans le contexte de la pandémie, on pouvait déceler une autre intention : que les destinataires, par leur bonne hygiène de vie personnelle, se soucient aussi d'autrui et protègent ainsi leur entourage. On le voit : prendre soin de soi, c'est souvent aussi prendre soin des autres.

INVESTIR SES MOTS

Ce nouveau leitmotiv adressé à quelqu'un, qu'il soit présent physiquement ou pas, que contient-il au juste ? Et qu'est-ce que le soin ? On peut avancer cette définition : il s'agit d'un ensemble d'actions qui favorisent la santé, le bien-être physique, matériel et moral d'un individu ou d'une population. Effectivement, l'intention de la personne qui soigne est, en principe, altruiste. La littérature dédiée au bien-être s'accorde sur l'importance de ces notions de base : nourriture saine, repos, grand air, regard bienveillant sur soi, soins de santé... Prendre soin de soi, c'est aussi pouvoir demander de l'aide. Mais cette phrase est-elle sincère ou machinale ? Celui ou celle qui la prononce investit-il ces mots du souci pour son semblable ou bien se contente-t-il de reprendre une formule passe-partout, dépourvue de contenu sensible ?

Il est certain que plus la personne fait partie du cercle des intimes, plus la formule est un souhait qui l'engage. Dire à quelqu'un de proche : « Prends soin de toi » est, dans l'idéal, lui manifester de l'intérêt, lui rappeler qu'il

est important, que sa vie est précieuse. Et que, pour maintenir le lien, il est essentiel qu'il veille à mettre en place une série de gestes qui font vivre. Cependant, il ne faut pas trop vite exclure d'autres résonances, négatives cette fois. L'injonction peut en effet être ambiguë. Aux oreilles de certains, elle peut s'entendre comme un ordre ou un jugement de valeur. « Un jugement de fait, une tentative de moralisation cachée », decode Éric Maeker, médecin dans le domaine des soins psychogériatriques. La personne pourrait entendre : « Tu te négliges. » Parfois aussi, c'est tout simplement une formule creuse, qu'il vaut mieux alors éviter de proférer.

QUALITÉ DE VIE

Dans un forum en ligne, une stagiaire en médecine regrette une culture de l'affairement et la pression qui s'ensuit au travail. « Ce qui est bien vu, ce sont ceux et celles qui arrivent le plus tôt possible à l'hôpital, qui partent le plus tard, qui travaillent sur l'heure du dîner, qui ne prennent pas de pauses, etc. » Faire attention à soi n'est pas valorisé, alors que ce métier consiste à prendre soin des autres. Pour le psychiatre Xavier de Longueville, auteur de *Prenez soin de vous*, l'individu vit dans une société de plus en plus exigeante. Beaucoup de gens fonctionnent en sursur-régime, en sur-adaptation. « Au travail, détaille-t-il, dès qu'il y a un dossier en plus, on ne va pas savoir dire non. On va le prendre en charge, on commence à travailler un peu plus chaque soir. On reste connecté, on ne sait plus jamais se détendre et on ne s'en rend pas compte. On accumule la fatigue et l'épuisement mental. » Selon lui, la période du covid a aggravé cette pression. Pour prévenir le stress et mieux le gérer quand il est installé, il s'agit de se recentrer sur l'essentiel, de remettre les choses en perspective, de prendre du recul et de s'apaiser. « Prendre soin de soi, déclare-t-il, c'est peut-être d'abord baisser le niveau d'exigence envers soi-même. »

Robert Maggiori souligne quant à lui que vivre ne signifie pas seulement « maintenir son corps et son esprit dans un état de santé et d'équilibre », mais également « donner un sens à cette vie ». Prendre soin de soi dépasse largement la recherche de bien-être personnel, que l'on obtiendrait en fréquentant les saunas ou en comptant les pas que l'on fait chaque jour et les calories que



UNE EXPRESSION EN VOGUE.

Le souhait d'être soucieux de soi, mais aussi d'autres choses.

l'on mange. On peut veiller à cultiver son être, à s'améliorer. Pour le philosophe, se soucier de soi de cette manière ne fait pas exploser l'ego, mais, au contraire, ouvre au souci des autres.

VALEURS CENTRALES

Pourquoi recommander à quelqu'un de prendre soin de lui ? Parce que les mots peuvent être porteurs d'effet. Ils amorcent leur efficacité. Les prononcer est une forme de bénédiction. Pour la philosophe Marie Robert, c'est une façon de témoigner de la considération. Cette phrase marque la volonté profonde de faire attention à l'autre. Elle exprime de manière indirecte que l'on place certaines valeurs au centre : la douceur, la tendresse, le don, l'écoute, l'ouverture, la solidarité, la compassion, la qualité de vie... Marie Robert s'interroge à ce propos sur cette façon de renvoyer l'autre à lui-même, en fin de conversation, au moment précis où l'on va le laisser. Pourquoi, si l'on se soucie tant de lui, lui demande-t-on de prendre soin de lui-même, au lieu de rester près de lui et de lui prodiguer les soins dont il aurait besoin ?

« Paradoxalement, écrit-elle, c'est toujours au moment où je quitte l'autre que je l'incite à se prendre en charge, que je le rends responsable de sa personne, de sa sécurité, de sa consolation, de son repos. En tant qu'adulte, nous sommes notre propre garant. Nous nous lavons, nous nous habillons, nous décidons de nos repas, de nos activités et de la gestion de notre sommeil. Nous sommes

les seuls à pouvoir mesurer notre degré de résistance ou d'éreintement, la teneur de notre souffrance ou de notre plaisir, et il serait bien présomptueux de prétendre savoir ce qui est bon pour notre voisin. »

SPIRITUALITÉ TRANSVERSALE

Souvent, dans les articles, livres ou vidéos dédiés au bien-être, la spiritualité s'ajoute à la liste des soins à soi-même : « Arrêtez-vous pour méditer, prier... » Prière et méditation sont célébrées pour leur pouvoir régénérant, au même titre que d'autres actions bienfaitrices pour la santé physique et morale. Mais n'est-ce pas "chosifier" la spiritualité que d'en faire une technique de bien-être ? Le message chrétien modifie la perspective : se respecter en tant que personne unique, et dans toutes les démarches de soin que cela suppose, c'est « faire de la spiritualité pratique ».

Comme une réponse à la loi d'amour, selon laquelle chacun est un être unique et que, pour aimer les autres, il faut commencer par s'aimer soi-même. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », dit Jésus. Négliger le respect de soi, dans ses besoins matériels et spirituels, serait donc contraire à l'esprit du christianisme. Dit de manière positive, prendre soin de soi est une façon de « faire du religieux ». Pour le christianisme, l'amour de soi, de l'autre et de Dieu sont intimement liés. ■

Au-delà
du corps



POUR RÉUSSIR SA VIE

En rédigeant son plan de développement personnel, une personne détermine en quoi consiste pour elle une vie heureuse et satisfaisante. Cet étonnant ouvrage propose à chacun de définir sur quoi peut se bâtir un chemin d'existence tenant compte de neuf dimensions humaines : physique, émotion-

nelle, relationnelle, familiale, intellectuelle, professionnelle, financière, sexuelle et spirituelle. Rédigé par un ancien responsable de la formation des aumôniers militaires au Canada, cet outil très pratique, avec des exercices, peut aider à avancer. (F.A.)

Claude PIGEON, *Invictus : maître de mon destin !*, Paris, L'Harmattan, 2022. Prix : 36€. Via *L'appel* : - 5% = 34,20€

Du théâtre à La Trêve et Pandore

Michel PAQUOT

YOANN BLANC : « UN COMÉDIEN DOIT ÊTRE GÉNÉREUX »

Bruxellois d'adoption, l'acteur franco-suisse Yoann Blanc a été révélé à un large public par les séries *La Trêve*, *Pandore* et *1985*. Il y campe des personnages sombres auxquels il parvient à donner une réelle force intérieure. Il reste néanmoins attaché avant tout au théâtre qu'il pratique depuis plus de vingt-cinq ans.

Yoann Peeters est le nom de l'inspecteur qu'interprète Yoann Blanc dans *La Trêve*. Ce n'est pas un hasard s'ils portent un prénom identique : les trois concepteurs de la série diffusée à la RTBF entre 2016 et fin 2018, Mathieu Donck, Benjamin d'Aoust et Stéphane Bergmans, ont en effet imaginé ce rôle en pensant à lui, sans le prévenir. Il se souvient : « *Un jour, Mathieu m'appelle et me dit : "Voilà, on a écrit un truc, on tourne un pilote, je ne sais même pas si on va faire la série". Il faut se rappeler qu'à l'époque, les séries, à la télévision belge, ce n'était pas terrible. J'étais donc un peu réticent parce que j'avais peur que mes potes du théâtre se moquent de moi.* » Il finit par accepter, mais avec une idée précise de son personnage. « *Je souhaitais qu'il soit le moins possible un policier de télévision, avec son blouson en cuir, ses blagues en permanence, etc., qui n'existe pas, en fait. Je voulais au contraire enlever ce côté policier. Je n'ai d'ailleurs pas vraiment l'impression d'en avoir joué un. Je me demandais ce que pouvait être pour un tel personnage le sentiment de justice. Je suis parti là-dessus. C'était quand même un challenge pour moi : ce rôle se développe en effet sur dix épisodes et n'est pas le même à chaque fois.* »

PASSÉ PAR L'INSAS

Pourtant, il n'était pas du tout prévu que ce comédien franco-suisse, né en 1975 dans un village proche de Genève, côté français, et devenu un vrai Bruxellois, apparaisse un jour sur un écran de télévision. Car si, au début des années nonante, il s'inscrit à l'INSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle) à Bruxelles, c'est pour faire de la scène. Très jeune, il découvre le théâtre amateur et lorsqu'adolescent, il assiste à son premier spectacle professionnel, il sait avoir trouvé sa vocation. À seize ans, il monte pour la première fois sur scène dans la peau d'Horace, dans *L'École des femmes* de Molière. Et au retour d'un an passé aux États-Unis dans un lycée d'art, où il a fait beaucoup de théâtre, il intègre à Genève une classe préparatoire pour le conservatoire.

Mais, jugeant la formation dispensée en Suisse « *dépassée* » - « *ce qui n'est plus le cas aujourd'hui* » tient-il à préciser -, il passe le concours de l'INSAS. Cette école, il ne la connaissait pas du tout avant de croiser sur les bords du lac Léman un ami qui en sort. Et comme Paris n'est pas une option pour lui - il ne veut ni faire le conservatoire ni s'inscrire à un cours privé style Simon ou Florent - il prend le train pour la capitale belge, soutenu par ses parents. « *J'étais quelqu'un d'assez volontaire, de décidé. Ils m'accompagnaient en se disant qu'on verra bien. Et s'ils devaient être un peu inquiets, je ne l'ai jamais ressenti.* »

THÉÂTRE BOUILLONNANT

« *Je n'avais jamais mis les pieds à Bruxelles, je ne savais pas à quoi ressemblait cette ville, se souvient-il. Quand je suis sorti de la station de métro Arts-Loi, entendant beaucoup de monde parler flamand, je me suis dit qu'en fait, si ça se trouve, personne ne parlait français. J'avais dix-huit ans, je m'étais un peu emballé, trop content de quitter Genève. Mais je ne pensais pas du tout rester, vraiment pas, je n'avais pas réfléchi plus loin que de faire une école. Et puis, la vie s'est mise comme ça, j'étais heureux de ce que je faisais ici, j'aimais bien les gens avec qui je travaillais, je me suis marié, je n'avais plus aucune raison de repartir.*

Même s'il m'a fallu du temps pour m'acclimater à cette ville qui était tellement différente de là d'où je venais. » En revanche, il a adoré sa scolarité. « *J'ai eu la chance d'être dans une classe qui se serrait les coudes, où l'on se soutenait très fort. J'en garde un très bon souvenir, j'ai rencontré plein de profs super. J'étais très jeune, cela m'a permis de voir des spectacles, d'en discuter, d'essayer des pièces...* »

Il commence très vite à travailler, prenant un plaisir énorme à être sur scène. Il est animé par un esprit de bande, à une époque, les années 1990 et 2000, où le théâtre belge est bouillonnant, extrêmement créatif et audacieux. Sous la direction de Michel Dezoteux, Armel Rousset ou Philippe Sireuil, il joue Marivaux, Edward Bond, Tchekhov ou Shakespeare. « *Même si on travaillait des auteurs, on n'était pas du tout représentatifs d'un théâtre de texte, on adaptait pas mal. Il y avait un côté recherche, l'envie de faire autre chose, de se démarquer.* » Par contre, le cinéma n'est pas du tout dans sa ligne de mire. À tel point que les premières propositions qu'il reçoit, il les refuse pour cause de répétitions. « *J'aimais vraiment beaucoup le cinéma, je regardais un nombre incroyable de films, mais jamais je ne me disais que j'allais en faire. J'avais l'impression que ce n'était pas pour moi, cela ne correspondait pas à ce que je faisais. On croit toujours que c'est ce que veulent faire les jeunes comédiens, mais, en fait, non. D'autant plus que la Belgique, ce n'était pas le meilleur endroit pour percer sur ce terrain.* »

PREMIERS FILMS

Le cinéma arrivera par l'écriture. Grâce à un étudiant qui, à la sortie de ses études, lui propose d'écrire avec lui un court métrage. Dans lequel il tient un rôle. Avant d'enchaîner sur le premier film « *fauché* » de Géraldine Doignon. Il prend goût à ce travail d'équipe, où l'on doit réfléchir, créer, organiser, ce qui, s'aperçoit-il, n'est finalement pas très différent de ce qu'il fait au théâtre. Ce n'est pourtant pas le septième art, où il apparaît dans une poignée de films, comme *Trois jours et une vie* de Nicolas Boukhrief ou *Lucky* d'Olivier Van Hoofstadt, qui va révéler sa puissance dramatique, mais la télévision. Entre *La Trêve* et 1985, série qui a pour toile de fond les Tueurs du Brabant où il joue le rôle d'un formateur d'une unité spéciale de la gendarmerie, il a donné toute sa vérité, dans *Pandore*, à l'homme politique populiste Mark Van Dyck. « *Je me suis demandé comment pense cet homme, comment il vit, sans avoir de préjugés. Ce qui est assez compliqué parce qu'on a tendance à globaliser le personnage. D'autre part, la série commence sur le fait qu'il a peur et qu'il commet quelque chose d'une grande lâcheté. Comment fait-on avec sa lâcheté et ses peurs ? Je ne suis pas d'accord avec le "tous pourris", avec ceux qui disent que les hommes politiques, ce qu'ils veulent, c'est le pouvoir pour le pouvoir, même si je ne dis pas que ça n'existe pas. Mais je crois que ce peut être une fonction assez noble.* »

Néanmoins, même si ces séries lui ont apporté une certaine notoriété, Yoann Blanc reste d'abord attaché au théâtre. « *Jouer devant un public ou face à une caméra, cela n'a rien à voir. Sur scène, j'ai l'impression d'avoir préparé une fête pour des gens. Jeune acteur, j'adorais répéter. Mais plus le temps passe, plus ce que j'aime, c'est la représentation. Un comédien de théâtre se doit d'être généreux avec ses partenaires, les écouter, les mettre en valeur. Je crois que c'est la base de ce métier.* » ■

Connaître permet d'avoir moins peur

JEAN-LOUIS LAHAYE PARTAGE SA PASSION POUR L'HISTOIRE

Michel PAQUOT

« Je pense qu'on peut intéresser tout le monde avec l'Histoire. Bien racontée, elle est passionnante », estime Jean-Louis Lahaye qui, depuis l'automne dernier, captive chaque après-midi les auditeurs de *La Première* avec *L'Heure H*. Pendant quarante minutes, il retrace le destin d'un individu ou un événement marquant à partir d'un moment déclencheur, une heure et un jour par lesquels il ouvre sa narration. Les thèmes sont extrêmement variés, de la naissance de Maigret à celle d'Harry Potter, du festival de Woodstock à la catastrophe de Tchernobyl, de la génération maudite des Diables Rouges à la création des Beatles, de l'assassinat de Lincoln à la tragédie de Guernica. « Si je me donne le droit de romancer les choses, tout est historiquement juste », précise-t-il.

ACCROCHER L'AUDITEUR

Ces récits enregistrés chez LDV Production, la société qu'il a créée avec un ami au début des années 2000, sont rédigés par une équipe de vingt à vingt-cinq personnes. Il y met de la tension, du suspense, de l'émotion aussi, pour accrocher l'auditeur et l'intéresser à

des sujets dont il se sent parfois très loin. « Je peux vous parler de l'aviation et vous ennuyer à n'en plus finir pendant une heure, sourit-il. Je peux aussi vous donner envie de passer votre brevet de pilote. Ces histoires, je les vis. Quand, par exemple, je raconte une épidémie en 1924 en Alaska, j'y suis réellement, j'ai froid comme mes personnages. Et je me rends compte que cela plaît aussi bien aux auditeurs de *La Première*, plutôt âgés, qu'aux jeunes qui les écoutent sur Deezer ou Apple Podcast. »

« J'adore apprendre, et plus c'est compliqué, plus ça me passionne. Et j'aime transmettre ce goût. Je propose quelque chose qui va changer les idées de celui qui écoute, tout en lui permettant de faire des découvertes. Cela me fait plaisir de pouvoir me dire qu'on met de la culture pas ennuyeuse à la disposition du plus grand nombre. Si des prérequis sont nécessaires, ils sont expliqués dans le récit. Et les effets de style que personne ne comprend, on n'en a pas besoin. Le savoir est absolument passionnant, il aide à comprendre les choses. Et quand on les comprend, on ne les craint plus. La connaissance permet d'avoir moins

peur de tout, à la fois de la société et de l'autre. »

CANCRE SCOLAIRE

Pourtant, il n'était pas écrit que le petit Jean-Louis, né en 1970 à Theux et dont le père, un artiste « un peu anarchiste », a dirigé le théâtre de Verviers, devienne une sorte de « Pierre Bellemare belge ». « Je crois avoir été le pire élève que pouvait accueillir un établissement scolaire, s'amuse-t-il aujourd'hui. J'en ai d'ailleurs été viré de plusieurs. Mais j'ai quand même eu mon diplôme ! Si je n'ai pas de formation, cela ne veut pas dire que je ne m'intéresse à rien. Tout m'intéresse, en fait. »

C'est par un pur hasard qu'il découvre la radio. Un jour qu'il se balade avec un ami dans les rues de Spa plutôt que d'aller au cours, ils croisent une copine qui se plaint de devoir remplacer sa soeur malade à la radio. Ni une ni deux, alors qu'ils n'y connaissent rien, ils lui proposent de prendre sa place. « On a fait les idiots et, le lendemain, le directeur de la station nous a passé un savon, tout en nous demandant de revenir la semaine suivante. C'était une émission complètement surréaliste, avec des jeux de mots pourraves. On avait par exemple mis vingt minutes de chants de baleines accompagnées de commentaires débiles. » Il est pourtant repéré et va se retrouver successivement à Radio Contact, Fun Radio, puis Radio 21 où il fait de multiples remplacements. Il lit aussi sur les ondes de la radio publique les avis de recherche de la police judiciaire, « le truc le plus déprimant du monde ».

Il est même passé par la case doublage pour un téléfilm d'Édouard Molinaro tourné en partie en Belgique au début des années 2000. « Je doublais des comédiens belges. Au départ, je devais

Médias
&
Immédi@ts

CARÊME AUDIO

Créé en 2019, le podcast *Des femmes et un dieu* veut « faire émerger, encourager et susciter la parole des femmes de spiritualité chrétienne et leur permettre de vivre et cultiver leur relation avec le sacré ». Pour ce carême, il propose une retraite en ligne sur le thème de la conversion, autour des trois piliers prière, partage et jeûne. Il comprend chaque semaine un témoignage sur une expérience de partage et une méditation guidée pour prier avec un texte d'Évangile, ainsi qu'un exercice spirituel autour d'un jardin de Carême à fabriquer à la maison.

desfemmesetundieu.wordpress.com/

PÂQUES À JÉRUSALEM

Du Jeudi saint au dimanche de Pâques, RCF France installe ses studios chez les dominicains de l'École biblique de Jérusalem, fondée en 1890 au cœur de la ville. Le réseau diffusera en direct les offices du triduum pascal depuis le couvent Saint-Étienne. Au même moment, Éric-Emmanuel Schmitt sera plusieurs jours d'affilée l'invité de la station pour la sortie de son livre *Le défi de Jérusalem*, consacré à sa « deuxième conversion », vécue à Jérusalem (la première ayant eu lieu dans le désert du Hoggar, et racontée dans *La nuit de feu*).



Dans *L'Heure H*, une émission qui remporte un vif succès, Jean-Louis Lahaye raconte la vie d'un personnage ou un événement historique à partir d'un moment de bascule. À écouter l'après-midi sur *La Première*, ou en podcast.

MOMENT CRUCIAL.

Cette émission fait revivre à l'auditeur un jour où tout bascule.

faire un rôle, finalement, j'en ai fait plusieurs. Pour chaque personnage, je me renseignais sur son histoire afin de lui donner plus de vérité. Quand je suis parti, Molinaro m'a dit "Bravo, on sent que vous avez du métier", alors que je n'avais jamais fait ça. Je me suis dit qu'il y avait peut-être là quelque chose à exploiter. »

SON HEURE H

Il lui faudra néanmoins encore attendre quelques années avant de prendre goût à l'Histoire. « *Je n'imaginai pas une seule seconde en faire. Je me souviens d'un prof tellement ennuyeux que je m'endormais à son cours. »* Le déclic, son *Heure H* en quelque sorte, c'est ce jour de mai 2009 où il se rend à Moscou pour présenter le concours de l'Eurovision avec Jean-Pierre Hautier. Tout juste atterri, au lieu d'aller boire dans un bar et « *se marrer* », comme il l'espérait, son acolyte l'entraîne vers le panorama de la bataille de la Bérézina. Dépit, il pense que ce séjour sera

vraiment pour lui « *une bérézina* ». Or c'est tout l'inverse qui se produit : il découvre la magie de l'Histoire racontée avec fougue. Mais, pour lui qui est « *complètement coincé dans le divertissement* » avec des émissions comme *Les Allumés* ou *Ya pas pire*, le basculement n'est pas évident.

Quelques années plus tard, il fait un premier pas vers sa nouvelle passion avec *Sur les traces de...*, où il suit celles de Patton, Victor Hugo ou Godfroid de Bouillon. Diffusées à la RTBF, ces émissions conquièrent un large public (au point de devenir des livres). Tout comme les deux séries estivales qui suivront, *La Belgique criminelle* et *Un crime, une histoire : 36 quai des Orfèvres*. « *Les histoires de crimes, ça fascine, et nous, au moins, on a une caution historique* », se réjouit-il. Dès lors, quand Franck Istasse, le directeur éditorial de *La Première*, lui demande de réfléchir à de nouveaux podcasts, il propose *L'Heure H*. Cette émission, qui a largement dépassé le cap des cent-vingt

épisodes, rencontre un succès phénoménal.

Ce passionné d'aviation, devenu pilote, est également un pilier de la RTBF sur deux autres fronts : l'Eurovision, qu'il présentait avec Maureen Louys, et, surtout, CAP 48. « *C'est le plus beau projet de ma vie où l'on passe de l'émotion au rire. Comme un vol en avion : vous partez d'un point A et, pour bien arriver au point B, à la fin de l'émission, vous devez gérer à la fois le stress, l'équipe et trouver des solutions très rapidement. Tout en essayant de faire un petit peu d'audience quand même et que ça rapporte un maximum d'argent. C'est une opération dans laquelle je me suis assez bien investi. Au mois de mai, je vais par exemple faire voler des enfants handicapés qui n'avaient jamais pu imaginer un jour monter dans un avion. »* ■

L'Heure H, du lundi au vendredi de 15h à 16h sur *La Première*. Disponible en podcast sur Audio, Deezer et Apple Podcasts.



PEUR DES ÉVANGÉLIQUES ?

On les a vus à côté de Donald Trump ou de J. Bolsonaro. Les chrétiens évangéliques menacent-ils le monde ? Au bout de trois ans d'enquête, le documentariste Thomas Johnson en est convaincu. « *À partir du moment où le mur qui sépare la religion et le politique se fissure, où Dieu devient un acteur politique, la démocratie est en danger* », explique-t-il. Depuis la guerre

froide, l'évangélisme a aussi favorisé l'émergence d'un fondamentalisme chrétien, auquel ses adeptes entendent convertir toute la planète. Les trois volets du documentaire développent les rouages d'une redoutable machine politico-religieuse qui entend « *sauver la civilisation de l'effondrement en préparant le retour du Christ* ». Une série à voir impérativement, pour comprendre.

Les évangéliques à la conquête du monde, Arte, 04/03, 20h55 et sur arte. tv du 28/03 au 03/06.

SAINT VENDREDI

Le Vendredi saint sera religieux sur *La Trois*, avec le documentaire *Vatican, la cité qui voulait devenir éternelle*, de Marc Jampolsky et Marie Thiry (2020). Diffusé sur Arte le 01/03, ce film porte un regard artistique et scientifique sur ce mini-État. Il sera suivi de la "traditionnelle" diffusion du Chemin de croix, normalement depuis le Colisée.

Sommet pontifical et théâtral

QUAND BENOÎT XVI RENCONTRE SON SUCCESSEUR

Jean BAUWIN

Benoît XVI et le cardinal Bergoglio, futur pape François : deux hommes que tout oppose. Le premier aime les traditions, les vêtements d'un autre temps, le latin et le piano. Il est un théologien conservateur qui prétend qu'il n'y a qu'une seule vérité immuable et universelle. Il savoure le silence et la solitude. Le second est supporter de foot et chantonne les mélodies du groupe Abba.

Il s'habille simplement, apprécie le contact avec les gens et vit humblement au milieu des pauvres. En bon Argentin, il danse aussi le tango et il croit que l'Église doit absolument évoluer pour rejoindre les fidèles dans ce qu'ils vivent. Ces deux hommes aux caractères si différents représentent deux visions totalement opposées de l'institution ecclésiastique. S'inspirant de faits réels, Antony McCarten imagine ce qu'a pu être la rencontre entre eux. En se basant sur leurs véritables propos, il a écrit un dialogue à la fois fidèle à leur pensée et à leur personnalité.

RETROUVER LES PRIORITÉS

La pièce s'ouvre dans l'appartement occupée par Sœur Brigitta dans son couvent. Le pape Benoît vient y déguster son repas préféré, une soupe aux knoedels réalisée selon la recette de son enfance en Bavière. Il espère profiter d'un moment de détente en jouant du piano et en regardant sa série favorite : *Rex, chien flic*. Mais la soirée acquiert une autre tournure lorsqu'il annonce son intention de démissionner car il ne se sent plus à la hauteur de la fonction qui lui a été confiée. Sa santé ne lui permet plus de diriger la barque de saint Pierre. On l'avait choisi pour « réaffirmer, protéger et consolider l'ancienne doctrine » parce que, pensait-il, les âmes avaient besoin de certitudes et de vérités immuables. Sœur Brigitta, sidérée, tente de le convaincre de poursuivre sa tâche, mais il est déterminé à se retirer, d'autant plus qu'il n'entend plus la voix de Dieu.

Michel de Warzée, qui incarne Benoît, le trouve émouvant. C'est un homme qui n'aurait jamais dû être pape, il

Les deux papes, la pièce d'Anthony McCarten qui a inspiré le film Netflix avec Anthony Hopkins et Jonathan Price, brûle les planches pour la première fois en français, à la Comédie Royale Claude Volter.

n'avait pas l'âme d'un meneur. Il n'était pas taillé pour le destin qui a été le sien. « *C'était un érudit qui avait la foi d'un premier communiant.* »

L'acteur, lui aussi, a été élevé dans cette foi que personne ne songeait à remettre en question, chez les petites sœurs en Afrique durant ses études primaires. Lorsqu'il était enfant de chœur, cela l'amusait de servir la messe, comme une pièce de théâtre avec ses costumes et ses formules rituelles en latin qu'il ne comprenait pas. C'est cette foi-là, figée dans ses dogmes pour l'éternité, qu'il retrouve chez le pape Benoît. Et si l'homme de théâtre a tout envoyé balader en mai 68, il renoue, grâce à cette pièce, avec des questions spirituelles qui le travaillent. À l'instar du pape qui s'interroge sur ce qui est prioritaire dans sa vie, le directeur de la Comédie Royale Claude Volter a gagné une certaine sérénité et la sagesse de discerner ses propres priorités.

La seconde scène se déroule en Argentine où le cardinal Bergoglio, à l'existence simple et sobre, annonce

Toiles & Planches

ABUS D'ENFANT

À 12 ans, Dalva se donne des airs de jeune femme. Elle vit avec son père qui est pour elle son seul repère, trop jeune encore pour prendre conscience de l'emprise perverse qu'il exerce sur elle. Comment peut-elle imaginer qu'il lui veuille du mal ? Le film s'ouvre sur son arrestation et le placement de Dalva en foyer d'accueil. Il lui faudra du temps pour se réapproprier son corps et son âme d'enfant. Ce film, qui traite avec finesse d'un sujet grave, retrace un retour à la vie long et chaotique.

Dalva, film d'Emmanuelle Nicot, en salles depuis le 22/03.

RETROUVER L'ESPOIR

Composée par Jean-Pierre Dopagne pour les Baladins du Miroir, *La Porteuse de Souffle* raconte comment des rencontres inattendues peuvent bouleverser le cours d'une existence et y insuffler la joie et l'espoir. Ce spectacle aérien, musical et familial, qui intègre des artistes circassiens, est aussi profondément humain et rend à chacun le courage et l'ardeur de vivre.

La Porteuse de Souffle, pièce en tournée à Louvain-la-Neuve, Jodoigne, Tubize et Molenbeek-Saint-Jean jusqu'en juin. lesbaladinsdumiroir.be/



© Comédie Claude Volter

DEUX PAPES. Deux façons d'incarner l'Église catholique romaine.

à Sœur Sophia son intention de prendre sa retraite. C'est Alexandre von Sivers qui prête sa bonhomie et sa simplicité au futur pape François. Il a septante-cinq ans et, comme tous les évêques, il a déjà envoyé au souverain pontife sa lettre de démission. Il s'impatiente de ne pas recevoir de réponse et vient de réserver un billet d'avion pour aller à Rome s'expliquer de vive voix avec lui. Sœur Sophia a beau lui rappeler combien les pauvres ont besoin de lui, de sa voix, de ses encouragements, il n'aspire qu'à retrouver la vie de curé. Il lui remémore son passé, quand il était vider dans un club de tango et qu'il a renoncé à l'amour d'une femme pour suivre l'appel de Dieu.

DÉBATS THÉOLOGIQUES

Le deuxième acte met en scène la rencontre entre les deux hommes dans des lieux aussi prestigieux que les jardins de Castel Gandolfo et la chapelle Sixtine, admirablement évoqués par les décors réalistes de Serge Daems. Catherine Claeys, qui joue le rôle de Sœur Brigitta, a traduit le texte

de l'auteur néo-zélandais de façon à rendre accessibles les débats théologiques qui animent les deux religieux. Tout y passe : l'homosexualité, le célibat des prêtres, l'accès aux sacrements pour les divorcés remariés, les finances du Vatican, les abus sexuels, l'immobilisme de l'Église, l'infailibilité pontificale... Les deux hommes ne sont d'accord sur rien et s'opposent avec force. C'est sans doute pour cette raison que Benoît comprend que Bergoglio est celui qu'il faut pour lui succéder : « *Il y a un dicton qui dit ceci : "Dieu punit toujours un pape en offrant au monde son successeur." J'aimerais que ma punition arrive.* »

Benoît refuse donc la démission du cardinal qui serait perçue comme un acte de protestation sur la façon dont il a guidé l'Église. D'autant plus qu'il est convaincu, par certains signes, que c'est Dieu qui lui envoie Bergoglio. C'est à lui de reprendre le gouvernail et de mener à bien les réformes nécessaires que lui, le pape allemand surnommé le "rottweiler de Dieu", n'a pas pu ni voulu entreprendre. D'ailleurs, en écoutant son interlocuteur, il

a l'impression d'entendre à nouveau la voix de Dieu.

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?

Une confiance s'installe entre eux deux. Jorge Bergoglio raconte avec force détails les événements de son passé qui ont créé la polémique, son silence sur les abus commis par la dictature militaire en Argentine entre 1976 et 1983. Il voulait protéger ses prêtres et regrette de n'avoir pas pu sauver deux d'entre eux arrêtés et torturés. S'il a pu se réconcilier avec l'un, l'autre est mort en le considérant comme un traître. Il ne se pardonnera jamais ces erreurs qui font de lui, dans son pays, un personnage clivant. Le pape Benoît, lui aussi, admet son aveuglement quant aux abus commis par certains de ses prêtres. Sa confession, brève, se perd dans un murmure inaudible pour le public, peut-être parce que toute la vérité judiciaire n'a pas encore été établie sur ces éléments.

Ces deux hommes, qui ont marqué l'histoire de l'Église, posent également l'éternelle question de « *Qu'est-ce que la vérité ?* » Chaque religion, chaque parti politique prétend la détenir. Mais, comme l'affirme le futur pape François, elle ne se trouve qu'en se mettant en chemin, vers l'autre, bien entendu. Stéphanie Moriau, la metteuse en scène qui joue le rôle de Sœur Sophia, offre donc un spectacle intelligent et qui touche tout le monde, que l'on soit croyant ou non. ■

Les deux papes, d'Anthony McCarten, jusqu'au 23/04 à la Comédie Royale Claude Volter, av. des Frères Legrain 98 à 1150 Bruxelles.

comedievolver.be/ ☎02.762.09.63



AMOUR DE FEMMES

Alexis Michalik, dramaturge, comédien et désormais cinéaste de talent, adapte sa pièce de théâtre, comme il l'avait fait pour *Edmond*. Dans cette *Histoire d'amour*, Katia et Justine veulent donner un enfant à leur couple amoureux. Mais lorsque la première tombe enceinte, la seconde la quitte brusquement. Douze ans plus tard, Katia est rongée par une maladie grave qui ne lui laisse

plus que peu de temps à vivre. Qui pourra prendre en charge sa fille ? Elle ne voit personne d'autre que son frère, un écrivain cynique et désabusé qui n'a rien pour faire un bon père. À moins que... Ce film très réussi, où le rire se mêle à l'émotion, met les femmes au centre d'une histoire d'amour où chacune doit composer avec son passé.

Une histoire d'amour, en salle dès le 12/04.

SE RECONSTRUIRE

Hamoudi, 11 ans, joue au foot dans les rues de Bagdad. Il s'imagine déjà devenir le futur Messi. Lorsqu'une fusillade le fauche et le prive d'une jambe, il garde son rêve chevillé au corps. Le destin de cet enfant qui tente de se reconstruire est aussi celui de tout le peuple irakien.

Baghdād Messi, film de Sahim Omar Kalifa, en salle depuis le 29/03.

HK, un artiste engagé

UN AUTRE CHANT DES POSSIBLES

Christian MERVILLE

Pour Kaddour Hadadi, qui a choisi ses initiales inversées comme nom de scène, la chanson est un cri qui s'écrit et se chante partout : dans la rue, au cœur de manifestations, à l'occasion de festivals en tous genres ou dans des salles aussi prestigieuses que l'Olympia. Et même dans de petits lieux comme *La Templerie des Hiboux*, à Temploux, où il se produisait en janvier dernier. Cette formule intimiste est née pendant le confinement, grâce à la rencontre de cet artiste « assigné à résistance » avec des musiciens belges lors d'une manifestation de soutien à la culture, *Still Standing for Culture*. Il constate qu'il peut encore s'exprimer en Belgique dans des salles à jauges réduites.

FAIRE SOCIÉTÉ

Le projet "HK à la sauce belge" se prolonge encore aujourd'hui, à la grande joie de l'intéressé. « On avait joué ensemble ce jour-là avec ce paradoxe qu'on pouvait manifester en faisant de la musique, mais qu'on n'avait plus le droit de jouer simplement pour jouer. Le droit à manifester est fondamental. Même en temps de pandémie, il faut qu'on puisse faire société et exprimer des avis, apporter des nuances et mettre les questions sur la table. Cela se pose

aussi pour la musique et la culture. On a été rangés, catalogués sans concertation comme "non essentiels". Il y a là une réelle question de société et un vrai débat qu'on doit pouvoir avoir à ce sujet. Si la question devait revenir, posons-la sur la table. J'espère qu'on sera alors une majorité à penser que, de même qu'on a le droit de manifester, on a celui de jouer, de protester et de questionner musicalement. L'art ne sert à rien s'il n'est pas là pour soulever des sujets importants, sensibles. Avec un angle et un point de vue d'artiste. On ne sert qu'à ça, c'est notre raison d'être et notre passion. En fait, c'est ce que je fais depuis toujours. »

Kaddour Hadadi a vu le jour en 1976 à Roubaix, ancienne cité ouvrière du nord de la France. « À quelques mètres près, je naissais en Belgique. Est-ce que ça aurait été différent ? », lance-t-il après avoir interprété *Le plat pays*, souvenir de vacances à la côte Belge, à la sauce chaâbi, cette musique algérienne qu'il entendait aussi à la maison.

« Mon quartier était un monde à lui tout seul, avec des histoires multiples de migration, des gens de partout, d'ici, de là-bas et d'ailleurs, qui vivaient ensemble sous forme d'une communauté de destins. En faisant le tour du quartier, on faisait le tour du monde. »

UN MAÎTRE DE CÉRÉMONIE

« À quinze ans, je suis entré en écriture avec le hip-hop qui débarquait dans nos quartiers comme un tsunami. Chacune et chacun se mettait à danser sur la tête, dessinait des graffs, écrivait des textes pour aller les rapper ou les chanter, et se prenait pour un MC, un maître de cérémonie. On racontait nos histoires dans des impros. C'est là que j'ai touché du doigt le pouvoir de l'écriture et l'amour des mots. On sait qu'on a gagné lorsqu'on parvient à trouver une formule qui va faire mouche - ce qu'on appelle un punch line - ou qu'on a une image qui va tout de suite frapper l'inconscient. On réussit à marquer des points dans les esprits et dans les cœurs. C'est ainsi que j'ai commencé à jongler avec les mots. Je les trouve extraordinaires. J'ai toujours aimé les mélodies, même si, au départ, j'ai commencé par le hip-hop. Petit à petit, je me suis autorisé à chanter. J'ai alors monté HK et les saltimbanks où j'interprétais mes chansons. Je me sens proche de Renaud, tout en conservant mes inspirations reggae avec des restes de rap. Un mélange de tout ça. Avec un côté contestataire, un peu alternatif. »

*Portées
&
Accroches*

COLLECTIONNEURS

Cette exposition met en évidence le rôle des collectionneurs et amateurs d'art qui, par leurs acquisitions, soutiennent la création contemporaine, alors que les musées ne s'y intéressent le plus souvent qu'une fois les artistes confirmés. On découvre des œuvres de collectionneurs de la région couvrant un demi-siècle d'art, d'Alechinsky, Boltanski, Daniel Buren, Jacques Charlier, Jan Fabre, Sol LeWitt, Niki de St Phalle et de bien d'autres.

Private views. Collections privées d'art contemporain
→ 13/08, la Boverie, Parc de la Boverie à Liège. : www.laboverie.com

ART CONTEMPORAIN

Michel François, artiste belge contemporain à la renommée internationale, se voit consacrer une rétrospective de quarante années de travail. Créateur aux multiples facettes, il utilise la sculpture, la peinture, la vidéo, la photo et l'installation pour bousculer la réalité. Cette expo interroge le geste artistique susceptible de transformer le quotidien en œuvre d'art, conférant à l'objet un nouveau statut. Quel est finalement le rôle de l'artiste ?

Contre nature. Michel François, à Bozar, rue Ravenstein, Bruxelles → 21/07/2023. www.bozar.be



Oser prendre à bras le corps les questions de société, transformer la colère en énergie positive, faire appel à la poésie pour clamer son indignation. C'est là toute la quête de HK à travers des chansons que chacun peut reprendre en chœur.

UTILE.
La chanson ne sert à rien si elle n'est pas là pour questionner les sujets importants.

COMBATS PLURIELS

Ses textes posent de vraies questions. Ils sont nés au cœur de l'action, au contact des gens, à travers des rencontres marquantes. Comme celle de l'ancien résistant Stéphane Hessel, l'auteur d'*Indignez-vous !* qui lui a fait prendre conscience du pouvoir de la poésie. « Un homme extraordinaire ! J'ai eu la chance de le rencontrer avant qu'il soit immensément connu. À l'époque, on ne savait pas vraiment qui il était. On a vu débarquer un vieux monsieur marchant d'un pas léger, sautillant presque. Sacré bonhomme qui avait aussi cette particularité de réciter un poème à la fin de chacune de ses interventions. Il s'adressait auprès des nouvelles générations en leur disant : "Je veux vous transmettre le flambeau. C'est à vous d'agir." La poésie était quelque chose d'important dans ce qu'il était, dans ce qui le faisait vivre et com-

battre. Engagement, ondes positives, poésie, tout ça donne du sens pour nous battre pour des choses qui nous font vivre, vibrer et avancer. Pour moi, ce fut le déclic. Je me suis dit qu'on pouvait progresser sur un chemin artistique et de poésie et rester profondément engagé. Ce n'est pas forcément l'un ou l'autre. On ne doit pas quitter son habit d'artiste pour devenir un militant. On peut rester artiste, chanteur et poète et, par ces biais, participer aux combats pluriels de notre époque. »

De cette rencontre est née une chanson qui célèbre la mémoire de ce grand militant et pousse ceux et celles qui la chantent à se mettre en mouvement : « Sans haine, sans armes, sans violences. (...) Soyez de ceux qui marchent contre le vent mes amis/Indignez-vous/C'est un vieux monsieur qui vous parle/Brandissant son étoile, entendez-vous ? »

Il suffit d'ailleurs d'aligner les titres des chansons de HK pour comprendre combien chacune d'entre elles recèle des traces de révoltes, pose des questions essentielles.

Mais, surtout, est un appel à la résistance, une invitation à chanter ensemble ce que chacun a sur le cœur : *On ne lâche rien, Danser encore, Dis-leur que l'on s'aime, Rallumeurs d'étoiles*, etc. « Dans cette chanson, commente-t-il, j'ai eu envie de dire que "rallumeur d'étoiles", ça pourrait devenir un métier même si le salaire c'est de la poudre d'étoile polaire. On peut imaginer aussi que, sur chaque étoile filante, est installé un poète qui dit que ce monde est à élucider et à refaire. C'est cet imaginaire-là qui nous permet de réfléchir sur le sens de ce qu'on vit, de ce qu'on est, de ce qu'on fait. Et que c'est ensemble qu'on y arrivera. »



LE CHAT EN BRONZE

Après les Champs-Élysées à Paris et d'autres villes, vingt-deux sculptures monumentales du Chat de Geluck, dont deux inédites, sont exposées dans le Parc Royal de Bruxelles, la ville natale de leur créateur. Ceux qui apprécient l'univers humoristique et les questions existentielles qu'il renvoie se réjouiront de découvrir le personnage emblématique en trois dimensions et en accès direct dans un cadre

verdoyant et urbain. Ceux qui considèrent le dessinateur et son rêve d'un "Musée du Chat" comme mégalomaniques ne changeront sans doute pas de point de vue, surtout après la polémique liée à l'achat d'une statue par le Parlement bruxellois. D'autant que, pour qui voudrait en acquérir une pour son jardin, il faut compter 350 000 €. Pour Philippe Geluck, cela ne fait pas cher au kilo de bronze...

Le chat déambule → 30/06 au Parc Royal de Bruxelles. lechat.com/lechatdeambule/exposition

100 X GOSPEL

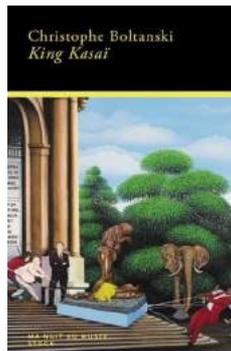
Avec ses chanteurs, musiciens et danseurs de toutes les cultures et religions, provenant de 25 pays, ce chœur de cent personnes célèbre le gospel autour du monde depuis 1998, lors d'un concert pour le 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage en France.

The 100 voices of Gospel, sa 22/04 Cirque Royal (Bruxelles). Ve 12/05, Kurasaal (Ostende)

L'histoire revisitée du Congo

UNE NUIT AU MUSEUM AFRICA

Gérald HAYOIS



Le journaliste et écrivain français Christophe Boltanski a passé une nuit seul à l'intérieur du musée de Tervuren. Dans *King Kasai*, il en propose un récit impressionniste doublé d'une lecture personnelle du passé colonial de la Belgique.

Expérience étonnante, que celle de passer une nuit seul dans un musée et d'en écrire un livre ? Onze écrivains s'y sont déjà essayés dans le cadre de l'originale collection littéraire *Ma nuit au musée* chez Stock. Ainsi, Lydie Salvayre au musée Picasso, Leïla Slimani dans un palais à Venise abritant des œuvres d'art ou Lola Lafon dans la maison-cache occupée par Anne Franck à Amsterdam. Auteur du livre *Minerais de sang. Les esclaves du monde moderne*, consacré à l'exploitation abusive des richesses minières du Congo, Christophe Boltanski s'est prêté au jeu dans le Museum Africa de Tervuren.

MUSÉE DÉCOLONISÉ

Très intéressé par l'histoire du Congo, le journaliste y était déjà venu il y a dix ans, à l'époque du vieux musée érigé en 1910 pour "glorifier" l'œuvre coloniale de Léopold II. En 2018, le bâtiment a fait l'objet d'une complète rénovation et d'une extension moderne. Il se veut aujourd'hui « décolonisé »,

ouvert à une lecture contemporaine de l'Afrique centrale, notamment par la présence d'artistes africains. L'auteur constate que la nouvelle scénographie est propre et nette, qu'on y a tenté de mener comme un grand nettoyage d'un passé qu'il est cependant difficile d'oublier. Il ne peut s'empêcher de déboucher ce qu'on voudrait, si pas effacer, du moins recadrer. Il remarque ainsi que les statues qui faisaient de manière trop évidente l'apologie du colonialisme ont été discrètement regroupées au sous-sol.

Au regard de divers objets mis en évidence, œuvres d'art, masques, fétiches, animaux empaillés, ce sont des pans d'histoire peu glorieux qu'il remet en mémoire. Il rappelle notamment le côté sombre des premières années de la prise de pouvoir sous l'égide du roi Léopold II et des débuts de la colonie belge. Il raconte ainsi être passé par l'enclos de l'église de Tervuren où il a découvert sept stèles quasi abandonnées à la mémoire de Congolais décédés lors de l'exposition universelle de 1897. Morts de maladie, ils faisaient partie des dizaines d'hommes et de

femmes exhibés, comme dans un zoo, au regard des visiteurs dans une reconstitution d'un village africain.

CONRAD ET TINTIN

Une autre histoire mise en évidence est celle de la statue de l'éléphant qui trône au milieu du musée. Ce gigantesque pachyderme de cinq à six tonnes, baptisé King Kasai, a été abattu en 1956 et confié aux bons soins d'une équipe de taxidermistes qui en ont magnifié l'aspect impressionnant. Après avoir été, deux ans plus tard, présenté à l'exposition universelle de Bruxelles, il a abouti au musée de Tervuren dont il est l'une des pièces les plus spectaculaires.

C'est à ses pieds que Christophe Boltanski a choisi de dresser son lit de camp pour y passer sa nuit. Face à lui, il s'est interrogé sur le parcours du chasseur qui l'a abattu sans état d'âme et sur cette époque de prédation d'animaux sauvages en quantité inimaginable. Il zoome aussi sur plusieurs membres de la famille de ce chasseur, très en vue notamment dans l'armée et ayant participé à des opérations marquées par la violence. Il explique enfin qu'il s'est construit tout un imaginaire à propos du Congo à la lecture d'écrivains comme Joseph Conrad, auteur du célèbre *Au cœur des ténèbres*, et surtout par la célèbre bande dessinée d'Hergé *Tintin au Congo*.

Hergé s'est souvent rendu dans ce musée et a pioché dans les collections pour représenter des objets devenus cultes, comme la longue pirogue où Tintin prend place avec des pagayeurs africains chantant en rythme. Boltanski note combien des images comme celle-là restent vivaces dans sa mémoire.

Christophe BOLTANSKI, *King Kasai*, Paris, Stock, 2023. Prix : 18,60€. Via *L'appel* - 5% = 17,71€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Petits à lire



FRESQUE SOCIALE

New York, années 60. Marchand de meubles et d'électroménager à Harlem, Ray flirte souvent avec les limites de la légalité, ne cherchant pas trop à connaître l'origine des objets qu'il revend. Quand son cousin Fredie lui propose de cambrioler un hôtel où descendent des célébrités, ses affaires se compliquent. Si l'intrigue tient le lecteur en haleine, le roman vaut surtout pour la description du quartier noir, avec la débrouille et les nombreuses enveloppes qui circulent, pour obtenir la protection d'un clan mafieux ou la bienveillance de la police. En toile de fond, la lutte pour la reconnaissance des droits des Noirs. (J.G.)

Colson WHITEHEAD, *Harlem Shuffle*, Paris, Albin Michel, 2023. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.



PAROLE DE SINGE

Un professeur américain a réussi à apprendre à parler à un chimpanzé, Sam, qui communique grâce à la langue des signes. Expérience scientifique ou numéro de cirque ? Cette étude est-elle réalisée au nom de la science ou pour une quelconque gloriole personnelle ? En tout cas, elle ne laisse pas indifférent le monde scientifique qui s'interroge sur sa pertinence. Sans oublier la nounou de l'animal qui s'y attache et noue avec lui des relations plus qu'amicales. Jusqu'à ce que ce singe prenne littéralement la parole pour donner son avis. Un roman savoureux et palpitant qui questionne la frontière floue pouvant exister entre l'animal et l'humain. (C.M.)

TC BOYLE, *Parle-moi*, Paris, Grasset, 2023. Prix : 25,10. Via *L'appel* : - 5% = 23,85€.



COUPABLE, VRAIMENT ?

Lorsque Vanloo est retrouvé assassiné dans un petit village ardennais, il n'y a pas grand monde pour le regretter. Ce chirurgien émigré de Bruxelles multipliait les conquêtes amoureuses et nombreux sont ceux qui avaient intérêt à le voir disparaître. Jusqu'à sa jeune épouse dont personne ne connaissait l'existence au village. L'enquête du commissaire Demaret risque bien de s'enliser entre tous les suspects et leurs mensonges. Mais, comme toujours chez Armel Job, les coupables ne sont pas toujours aussi coupables qu'on le croit. Et les innocents pas toujours innocents. Un roman aux couleurs contrastées de l'âme humaine. (J.Ba.)

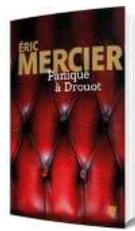
Armel JOB, *Le meurtre du Docteur Vanloo*, Paris, Robert Laffont, 2023. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.



L'ÂME EN AMAZONIE

Au cours d'une expédition en Amérique du Sud, une jeune photographe rencontre les Yanomami, un peuple semi-nomade vivant en unité avec la nature amazonienne. Atteindre le cœur de la forêt va acquérir pour elle un second sens, celui d'une révélation intérieure. Devenue l'une des leurs, elle approche, sans la capturer, l'âme de ces hommes et femmes qui craignent de la voir à tout jamais emprisonnée si on les prend en photo. Dans ce livre puissant au rythme lent, il est question du respect des peuples dits "sauvages", de la lutte contre la logique de l'argent et du contraste entre une sagesse fondamentale et une modernité vide de sens. (Ch.B.)

David HENNEBELLE, *Vers la flamme*, Paris, Arléa, 2023. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,05€.



MEURTRE EN SALLE DES VENTES

Alors qu'une vente vient d'avoir lieu à Drouot, la célèbre salle de ventes aux enchères parisienne, un commissaire-priseur est retrouvé assassiné. Détail intrigant : c'est une vierge de Nuremberg, instrument de torture moyenâgeux, qui a servi à l'occire. Lors de leurs investigations, deux enquêteurs découvrent que le monde feutré du marché de l'art cache, sous des dehors policés, des secrets plus qu'inavouables. Ce roman est l'occasion pour le lecteur d'en apprendre plus sur un univers mal connu dont on entend souvent les échos dans des articles de fin de journal. (B.H.)

Éric MERCIER, *Panique à Drouot*, La Martinière, Paris, 2022. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.



S'AIMER AUJOURD'HUI

Leur premier sourire échangé a été aussi doux qu'un premier baiser. Elle et lui partagent le même prénom, Camille, comme un signe que leur amour sera toujours à l'unisson. Dans ce roman qu'on lit avec plaisir, on se réjouit de retrouver Romain Sardou dans une nouvelle veine romanesque. Il revisite les codes de l'amour courtois et les adapte au Paris d'aujourd'hui qui prend des allures de la médiévale Carte de Tendre. Autour de ces amants qui parviennent à prolonger l'euphorie des débuts d'une relation amoureuse gravitent d'autres couples qui, derrière leur « *Je t'aime* », apprennent tant bien que mal à s'aimer ou à se désaimer. (J.Ba.)

Romain SARDOU, *Je t'aime*, Paris, XO Éditions, 2023. Prix : 20,90. Via *L'appel* : -5% = 19,86€.

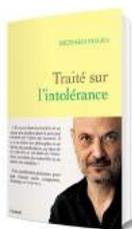
Lectures spirituelles



ARBRES BUISSONNIERS

Bernard de Clairvaux affirmait : « *Tu trouveras bien plus dans les forêts que dans les livres de ta bibliothèque.* » Ce recueil offre les clés pour comprendre le monde des arbres, leur donner la parole et les écouter s'entretenir entre eux. « *Vous dites que l'arbre est muet : quels arguments le prouvent ?* », interroge le poète, convaincu qu'il « *murmure (...) en permanente oraison, célébrant à part soi le propre de chaque saison* ». C'est à cette célébration que le lecteur prend part au fil des textes en méditant sur « *l'élan enraciné de l'Arbre* » qui unit la terre au ciel et invite à lever les yeux plus haut que l'horizon. (C.M.)

Jacques REDA, *Leçons de l'arbre et du vent*, Paris, Gallimard, 2023. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



SUS AUX FANATIQUES !

Avocat de *Charlie hebdo*, Richard Malka a publié en 2021 sa plaidoirie lors du procès de 2020 sous le titre *Le droit d'emmerder Dieu* qui lui vaut d'être depuis lors sous protection policière. Après cet éloge au « *droit au blasphème* », il traverse toute l'histoire et montre comment la lecture du coran a amené les interprétations les plus diverses, voire les plus fantaisistes, et développe sa façon de percevoir et défendre le blasphème comme le faisait Voltaire en son temps. « *Je n'ai aucun titre, conclus-t-il, j'ai conscience de la singularité de mon propos, mais je devais tenter de dénoncer les sortilèges de la pureté religieuse.* » (M.L.)

Richard MALKA, *Traité sur l'intolérance*, Paris, Grasset, 2023. Prix : 12,55€. Via *L'appel* : - 5% = 11,93€.



DÉCODER LES CODES

Les amateurs d'énigmes à résoudre trouveront dans cet ouvrage format poche ce dont ils rêvent depuis toujours : un livre qui leur donne les clés de tous les codes possibles et imaginables, présentés par types (par substitution ou transposition de chiffres, de lettres) ou par objet (surchiffrement des coffres-forts, chiffage avec des instruments artisanaux...). Et ce des plus simples aux machines à chiffrer et à la cryptologie quantique, notamment. Une immersion dans un monde à peine croyable qui séduira ceux que les chiffres fascinent. Les exemples pratiques rendent cet univers complexe un peu plus accessible, de même que les exercices auxquels on peut se livrer (et dont l'auteur donne les solutions). (F.A.)

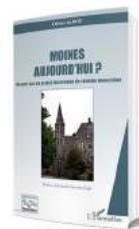
Hervé LEHNING, *La bible des codes secrets*, Paris, Champs Sciences, 2022. Prix : 13€. Via *L'appel* : - 5% = 12,35€.



HABITER SA JOURNÉE

Selon Marie Robert, la philosophie se loge dans le quotidien et est accessible à tous. C'est pourquoi, dès le lever du jour, elle questionne l'existence à partir d'une situation, une idée, une rencontre, une phrase lue ou entendue, puis partage ses pensées sur les réseaux sociaux. En réunissant ses billets, qui commencent toujours par *ceci est* (ou *n'est pas*, à la manière de Magritte), elle avait envie de revenir « *à la blancheur de la page qui permet d'écrire dans la marge un monde de commentaires* ». Avec la possibilité, pour le lecteur, d'écrire lui aussi ce qui lui vient. Et de se laisser transformer par la puissance des mots. (Ch.B.)

Marie ROBERT, *Une année de philosophie*, Paris, Flammarion, 2022. Prix : 19,90€. Via *L'appel* : - 5% = 18,91€.



EXPÉRIENCE MONASTIQUE

Alors que l'abbaye de Maredsous, « *chardon de créativité et de conflits* », a fêté ses 150 ans, ce livre revient sur sa tentative de modernisation engagée entre 1965 et 1972. Son ex-père abbé prolonge l'ouvrage qu'il avait publié en 1972 pour restituer les événements vécus après Vatican II, sur base de ses souvenirs et d'un travail de réflexion mené par d'anciens moines et d'autres restés au monastère. Cette démarche a été accompagnée par la sociologue française Danièle Hervieu-Léger qui signe la préface de ce récit de vie mûri au sein de ce groupe de travail, sans la collaboration de l'abbaye. (J.Bd.)

Olivier DU ROY, *Moines aujourd'hui ? Retour sur un projet interrompu de réforme monastique*, Paris, L'Harmattan, 2018. Prix : 16,50€. Via *L'appel* : - 5% = 15,68€.



LA POSSIBLE POÉSIE

« *La poésie de Laurence Vielle est debout* », écrit très justement le jeune chanteur Noé Preszow dans la préface du recueil de cette poétesse au regard acéré et aux mots ciselés à la hache. Ses textes sont à lire à voix haute pour que les mots puissent s'entendre comme des cris. « *Je te passe mémoire je te passe désir et je te passe amour* », clame celle qui est aussi comédienne, dans un langage très proche du slam. Elle invite à « *une danse/silence/tais-toi tais-moi/tais-nous* », pour faire tomber entre les gens le « *Mur, mur/ dressé toujours/mur tendu/toujours plus haut toujours plus dur* ». Afin de « *ne pas embourber/nos cœurs fanés* ». (C.M.)

Laurence VIELLE, *Billets d'où*, Paris, Le Castor Astral, 2023. Prix : 9€. - 5% = 8,55€.

Notebook

Conférences

ASSESE. Femmes en chemin. Journée Sens et Vivre Ensemble. Avec Christine Pedotti, bibliiste et écrivaine, le 24/04 de 9h à 16h, ACRF-Femmes en milieu rural, rue Jaumain 15. Inscription avant le 20/04. PAF : 12€. ☎083.65.51.92 secretariat@acrf.be

AUDERGHEN. États d'âme – Rencontres hors réseaux sociaux. Avec Francis Van de Woestyne, journaliste, organisée par l'ADIC (Association chrétienne des dirigeants et cadres), le 04/04 à 19h30, librairie UOPC, av Gustave Demey 14-16. secgen.adic@gmail.com www.adic.be

BRUXELLES. La face cachée de l'énergie : paradigme énergie-développement et enjeux sociétaux. Avec Haddy Mbuyi Katshiatshia Mukole, professeur à la Faculté polytechnique de l'Université de Kinshasa (RDC), le 19/04 à 17h, Palais des Académies – Écuries royales, rue Ducale 1. ☎02.550.22.12 info@academieroyale.be

BRUXELLES. La RDC à la veille d'une nouvelle échéance électorale. Avec Colette Braeckman, journaliste, le 13/04 à 14h, Auditoire La-croix dans les auditorios centraux (av. Mounier 51, 1200 Bruxelles) sur le site de l'UCLouvain. ☎010.47.41.86 cgf@uda-uclouvain.be

LIÈGE. L'enseignement des/en langues : quelles pratiques adopter dans l'enseignement supérieur? Avec Philippe Hilgsmann, professeur ordinaire en langue et linguistique néerlandaise à l'UCLouvain, le 25/04 à 18h30, Hôtel de Bocholtz, place Saint-Michel 80. ☎02.550.22.12 info@academieroyale.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Parcours avec le Christ des rameaux du Musée L. Organisée par la Fondation Sedes Sapientiae, avec Matthieu Somon, le 27/04 à 20h, auditorium du Musée L, place des Sciences 3. ☎010.47.36.04 angelique.pregaldien@uclouvain.be

NAMUR. L'énigme nord-coréenne. Avec Barthélemy Courmont, directeur de recherche à l'IRIS (Institut de relations internationales et stratégiques), maître de conférences en histoire à l'Université Catholique de Lille, le 20/04 à 14h, Le Delta, Maison de la Culture de Namur, av Fernand Golenvaux 18. ☎081.21.74.66 ☎0477.85.16.15

SCRYP. J'ai choisi la vie plutôt que la survie, l'amour au-delà de la mort. Avec Madeleine Bosly, témoin d'un grand deuil, le 17/04 à 20h, Prieuré Saint-Martin. ☎0475.96.15.01 ☎0479.66.54.05 prieure-st-martin.be

Formations

BOIS D'HAINES (MANAGE). Cours Alpha : il n'est jamais trop tard pour apprendre. Le jeudi de 9h30 à 11h30, Pavillon Jacques, en face du n°50, rue du Travail. ☎0772.19.37.43 antenne-soignies-chapelles@vie-feminine.be

BRUXELLES. Parcours philosophique pour changer de regard : sur les chemins de Dieu. Avec Emmanuel Tourpe, philosophe et homme de médias, les 18/04 et 16/05 de 20h à 22h, Forum Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24. forumsaintmichel.be

BRUXELLES. Cycle de séminaires conviviaux. Papotes politiques au café nomade : au cœur du monde. L'engagement chrétien dans la société. Avec Jean-Marie Faux, le 25/04 à 20h, Salle Frangelico - Communion de la Viale Europe, chaussée de Wavre 205. info@centreavec.be

WÉPION. La peur ou comment ne pas échapper à nos incertitudes et leur donner du sens ? Organisé par le CEFOC, les 15 et 16/04 à la Marlagne, chemin des Marronniers 26. ☎081.23.15.22 info@cefoc.be

Retraites

BANNEUX. Retraite ados : Welcome Holy Spirit. Du 29/04 au 02/05, Sanctuaire Vierge des Pauvres, av de l'Esplanade. ☎02.17.17.80 bruxelles@franciscains.eu

prière des Laudes à 7h ou l'eucharistie à 8h45, de chaque 1er vendredi du mois au samedi, abbaye de Clairfontaine, rue de Cordemois 1. ☎061.22.90.80 accueil@abbaye-clairfontaine.be

22h30, couvent Saint-Antoine, rue d'Artois 19. ☎02.517.17.80 bruxelles@franciscains.eu

welcome@accueil-abbaye-maredret.info

BOUILLON. Venez... passer une nuit à l'abbaye. À partir de la prière des complies avec les sœurs, de 20h (repas du soir facultatif à 18h45) à la

BRUXELLES. Soirée Héraut du Grand Roi Jésus pour jeunes de 13 à 18 ans. Le 21/04 de 19h à

MAREDRET. Une journée avec saints Ambroise Autpert, Germain de Constantinople et Jean Damascène. Organisée par le mouvement spirituel Veilleurs de la Cité, le 15/04, Abbaye de Maredret, rue des Laidmonts 9. ☎082.21.31.83

RHODE-SAINT-GENÈSE. Lecture du livre des Apôtres. Avec Dominique van Wessem, les 12 et 26/04 de 9h30 à 12h30, Centre Notre-Dame de la Justice, avenue Pré au Bois 9. ☎02.358.24.60 info@ndjrhode.be

Et encore...

BRUXELLES. Concert Flagey Academy Youth Choirs. Les participants sont de jeunes bruxellois de 10 à 20 ans reflétant la diversité sociale, culturelle et linguistique de la ville, le 28/04 de 20h à 22h, église de l'Abbaye de la Cambre, Abbaye de la Cambre 11. ☎0477.18.16.89 LaCambre@saintecroix.eu

et/ou le carillon. L'orgue : les 21 et 27/05 ; le carillon : le 20/05, place Saint-Barthélemy 8. ☎0472.87.72.55 (orgue) ☎0498.24.92.46 (carillon)

LOUVAIN-LA-NEUVE. Lunch Time|Art belge. Découvrez les collections d'art belge sur le temps de midi, visite guidée, le 13/04 de 12h30 à 13h30, Musée L (Musée universitaire de LLN), place des Sciences 3. ☎010.47.48.41 info@museel.be

dans une ancienne chapelle réaffectée, elle est le fruit d'un projet porté tout un village. Le 3e dimanche du mois à 11h30 et 16h00 lors de la Taverne de Philo, rue du Petit-Babin 156. ☎0471.10.18.28 brasseriecluocher.be

LIÈGE. Essayez-vous... à l'orgue ou au carillon. En partenariat avec la Ville de Liège, la collégiale Saint-Barthélemy de Liège, ses organistes et carillonneurs proposent des stages d'apprentissage pour jouer l'orgue

LIÈGE. « J'habite, tu habites, ils spéculent ». Conférence gesticulée de Sarah de Laet dans le cadre de l'après-midi festif Les Tournières fêtent leurs 20 ans, avec un salon des associations, un débat sur les alternatives logements et un concert du groupe Elle est où, Anne ? Le 08/04 de 12 à 19h, au CPRC, Jonruelle 11, 4000 Liège. ☎04.221.01.32 lestournieres.be/

LOBBES. Jubilé des 1200 ans de la collégiale Saint-Ursmer de Lobbes. Le 23/04, toute la journée, Collégiale Saint-Ursmer. ☎071.59.01.37 upsambreeheure@gmail.com

MALONNE. Visite guidée de La Brasserie du Clocher. Installée



GABRIEL RINGLET, TÉMOIN DE L'ÉVANGILE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Gabriel Ringlet

La blessure et la grâce



■
Albin Michel

Gabriel Ringlet renoue ici avec la démarche littéraire qui lui a valu de nombreux lecteurs : un « journalisme de la parabole » qui propose une nouvelle approche de l'Évangile, en partant d'une « chose vue » dans la rue, d'un film, d'une chanson ou d'un fait divers. Avec au cœur une conviction forte : *l'Évangile n'est pas achevé !*